ollection "Vieille Suisse"



PIERRE KOHLER



CHÂTEAU DE COPPET

vec anches

des vignettes

1 Lausanne, Aux Editions SPES.



URSULINE COLLEGE BRESCIA HALL

LIBRARY

7610 - PQ2431

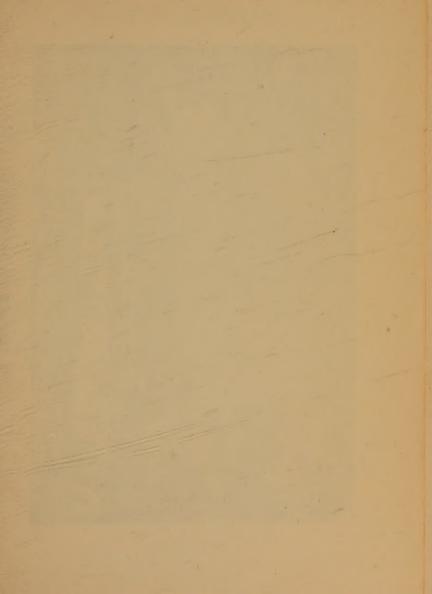
.Z5K79



MADAME DE STAËL AU CHÂTEAU DE COPPET









VUE ANCIENNE DE COPPET (1791)

PIERRE KOHLER



Ouvrage orné de 16 hors-texte et de vignettes inédites d'après des originaux du XVIII^e siècle

7610

A Lausanne, Aux Editions SPES.

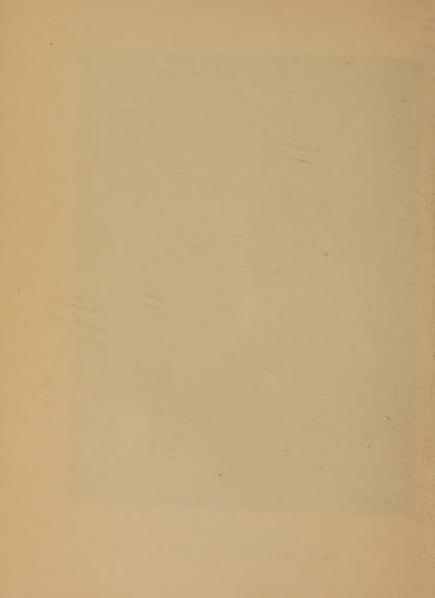
1929

Tous droits réservés

BRESCIA HALL, LONDON



JACQUES NECKER (Père de Madame de Staël).





CHAPITRE PREMIER

LE CHATEAU AVANT LA CHATELAINE

Les origines de Coppet sont relativement récentes. La petite ville n'est pas fondée, comme d'autres de la même région, sur le ciment romain. Son histoire commence avec la construction du château et du bourg fortifié¹. Ce castellum est mentionné pour la première fois, dans les chartes, en 1300, donc au début de cette période qui forme transition entre le moyen âge et les siècles modernes. Période où la féodalité, tout en maintenant en apparence l'armature ramifiée de son système, commence à s'affaisser devant la puissance croissante des communautés

¹ Voir l'étude de V. van Berchem, Dictionnaire historique vaudois, 1914. — Les documents cités dans le présent volume sans référence particulière se trouvent, avec toutes les indications nécessaires, dans notre étude biographique et littéraire sur Madame de Staël et la Suisse (1916).

libres, comme la neige des sommets s'amollit au soleil levant. La seigneurie de Coppet va conserver pendant des siècles, à travers les changements politiques et sociaux, un des caractères du moyen âge féodal où les prêtres et les chevaliers, les dignitaires de tout ordre, se déplaçaient avec tant d'aisance et ne connaissaient guère d'Etat intermédiaire entre le domaine natal et l'univers. Coppet est voué au cosmopolitisme, à l'universalité. Dès le début, ses maîtres lui vinrent du dehors.

La région est savoyarde. La tradition attribuait la construction du château de Coppet au fameux comte Pierre de Savoie. On prête aux riches. En réalité c'est sous la suzeraineté de ses descendants immédiats que le fief de Coppet se constitue, fixant sur le rivage du lac le siège de la seigneurie du village voisin de Commugny. Au xIVe siècle, les sires de Coppet sont des Dauphinois, les Allamand. Mais le comte de Savoie, le comte de Gruyère, le sire de Grandson, interviennent dans leurs difficiles successions et se disputent leurs droits sur cette belle terre. Othon de Grandson, le brillant chevalier et le premier poète vaudois, épouse la dernière des Allamand. Celui qui mérita d'être appelé par Chaucer la fleur des poètes de France, n'adressa pas sans doute à cette châtelaine de Coppet ses virelais et ses ballades. Les rites du lyrisme courtois exigeaient qu'il servît une maîtresse idéale, une belle inflexible. On aimerait croire qu'il a cependant rimé pour la « souveraine »



MADAME NECKER née Suzanne Curchod (Mère de Madame de Staël)



qui l'avait fait seigneur de Coppet ce gracieux souhait de bonne année :

Joye, santé, paix et honnour, Bon an, bonne nuit et bon jour, Bonne aventure et bonne estraine, Ma belle dame souveraine, En toute parfaite plaisance, Vous doint (donne) Dieu qui en a puissance Et vous octroit, ma douce dame, Aise de corps et salut d'âme.

Victime d'une sombre intrigue, accusé d'avoir trempé dans l'empoisonnement du « comte rouge » Amédée de Savoie, Othon de Grandson, tendre poète mais dur seigneur, peu aimé de ses vassaux vaudois, fut ruiné, poursuivi, innocenté, repris par le soupçon et les haines tenaces, et finalement tué par Gérard d'Estavayer en un duel judiciaire aux péripéties atroces. C'était en 1397.

Après ce tragique héros qui fut un charmant poète, derechef la maison de Gruyère et la maison de Savoie mettent les mains sur Coppet, se partagent, se reprennent la seigneurie, prédestinée à servir d'appât aux grandes familles et de parure aux noms illustres. Le premier duc de Savoie, Amédée VIII, redevient seul maître de la châtellenie; il inféode ses droits à son maréchal, le marquis de Saluces. Coppet passe bientôt à d'autres nobles savoyards, les Viry, en faveur desquels le duc érige Coppet et les fiefs voisins en baronnie. Lorsque les Suisses, au moment des guerres de Bourgogne, envahirent le Pays de

Vaud, Coppet fut une des places qu'ils occupèrent

quelque temps.

Le Téméraire est abattu. L'heure approche où la Savoie, cédant à la force des bourgeois de Berne, va se détourner de la terre fertile et modérée qui mûrit ses vins et ses blés au soleil du Léman et diriger son appétit de régner vers des rivages plus ardents.

En 1536, Coppet se rend au général bernois conquérant. Malgré son opposition à la Réforme, M. de Viry conserve la baronnie de Coppet. Au milieu du xvie siècle, il la vend au seigneur de Rolle. Ecrasé de dettes, celui-ci remet Coppet à son protecteur le comte Michel de Gruyère. Mais ce siècle est dur aux grands féodaux. Le comte Michel a mené trop large vie; il est ruiné lui aussi; son comté, cette superbe et délicieuse Gruyère posée comme une parure fleurie à l'épaule de la Suisse alpestre, est saisie, liquidée, telle une simple maison de commerce. Coppet échoit en partage à un groupe de bourgeois de Mulhouse et de Bâle.

Une ère nouvelle commence, où le pouvoir démocratique des bourgeois compose avec les traditions seigneuriales pour produire un dernier genre de féodalité.

Propriétaires malgré eux, les créanciers du comte de Gruyère revendent Coppet à un seigneur français, conseiller du roi de Navarre et chef actif des réformés de France. Cet Antoine de Clervant meurt en 1588, endetté. La seigneurie de Berne rachète Coppet.

Mais au lieu de l'incorporer au domaine de l'Etat, les magistrats bernois revendent notre baronnie à un autre protestant français, le fameux Lesdiguières. Vingt ans après, au moment d'imiter, de loin, l'abjuration de son feu maître Henri IV, le maréchal duc de Lesdiguières remet la terre de Coppet à son confident Daniel de Bellujon, dont la veuve le vendra, au milieu du XVIIe siècle, pour le prix de 50.000 écus, au comte de Dohna, gouverneur d'Orange. Cet étranger recut la bourgeoisie de Berne. Tandis que M. de Dohna, baron de Coppet, s'occupait, en voyages et négociations, des intérêts de la maison de Nassau. sa femme élevait une nombreuse famille au château de Coppet. Ses trois fils avaient besoin d'un précepteur. Pierre Bayle remplit cet office, de 1672 à 1674. Ce jeune précurseur de Voltaire représente à Coppet les droits de l'intelligence, au milieu des intérêts de la propriété, et dessine comme un trait d'union littéraire entre l'infortuné poète Othon de Grandson et la châtelaine qui fera retentir le château des improvisations passionnées de Corinne.

Un des élèves de Bayle aliéna Coppet, en 1713, à M. Sigismond d'Erlach, qui le revendit au bout de deux ans à un financier suisse établi à Lyon, Jean-Jacques Hogguer. C'est le siècle des barons de banque et de comptoir. La veuve de J.-J. Hogguer donna la baronnie, en 1752, à sa sœur Marie-Elisabeth Locher qui fut, pendant quinze ans, baronne de Coppet. En 1767, la terre et les droits seigneuriaux

passent de nouveau à des mains étrangères; Gaspard de Smeth, de Francfort, négociant à Livourne, devient seigneur de Coppet; ses armes et celles de sa femme Ursule Kunkler, se voient encore aujourd'hui au fronton de la cour centrale. Mais il meurt bientôt, et son neveu J.-R. von der Lahr, de Francfort, lui succède à Coppet en 1772. Il revend la baronnie en 1780 à P.-G. de Thélusson de Genève, ce qui n'empêchera pas le fils von der Lahr, en 1812, d'intenter à M^{me} de Staël un procès en résiliation de vente, qui causera à la châtelaine, dans ces années si douloureuses pour elle, un surcroît d'inquiétudes.

Le 3 mai 1784, M. de Thélusson revendit Coppet à son compatriote et ancien associé Jacques Necker, qui avait été et redevint bientôt ministre des finances du roi de France. Le prix d'achat fut de 500.000 livres de France; le trésor bernois y gagna un lod ou droit de mutation de plus du tiers de cette somme.

Sinner de Ballaigues, en son Voyage dans la Suisse occidentale, nous explique comment le gouvernement encourageait ces ventes de terres, si avantageuses pour le trésor de Berne:

« C'est ainsi, ajoute-t-il, que l'on voit s'éteindre peu à peu cette noblesse du Pays-de-Vaud, tandis que des familles nouvelles s'enrichissent par le commerce, et que des étrangers se parent de titres achetés. Je me souviens que, passant un jour dans un des plus beaux châteaux de ce pays, aujourd'hui entre les mains d'un de ces étrangers parvenus, et voulant en voir les appartements, le domestique qui me conduisait me dit : voici le comptoir de M. le baron. »

Cela ne se passait probablement ni à Coppet, ni à Prangins, ni à Aubonne. Cependant ces belles propriétés du bord du Petit Lac tentaient tout particulièrement les financiers enrichis ou les étrangers. Ils se trouvaient là sur la meilleure voie de communication du pays, entre Genève et Lausanne, entre Tronchin et Tissot, entre la France et l'Italie. La nature était belle, l'ordre public assuré par un gou-

vernement ferme et des mœurs pacifiques.

Dans sa forme actuelle, la château de Coppet ne remonte pas au delà du XVIIIe siècle. Au XVIIIe siècle encore, l'ancien château formait une masse rectangulaire, un ensemble de bâtiments disposés autour d'une cour centrale; un donjon carré à l'angle nord. des tours arrondies aux trois autres coins en accentuaient le caractère féodal. Le ruisseau qui court vers le lac alimentait le fossé qui entourait le château et que franchissait un pont-levis. Sous le comte de Dohna, le château fort ruineux et ses croulantes tours furent adaptés aux conditions d'une époque moins batailleuse. Les murs d'enceinte furent rasés, les fossés comblés; une seule des tours conservée; incorporée à l'édifice nouveau dont elle termine l'aile au sud-ouest, elle garde jalousement, sous le couvert de ses murs épais et de sa porte de fer, les archives du château et les précieux papiers de Mme de Staël. L'édifice actuel avec ses trois corps de logis, formant

une cour séparée du parc par une grille, est dû, semble-t-il, au baron de Smeth qui le timbra de ses armes, vers 1770.

M. Necker ne put toutefois prendre possession de sa résidence nouvelle, en 1784, sans y faire exécuter d'importantes réparations. Pour sa femme, d'une santé si précaire, pour sa fille unique accoutumée aux riches hôtels parisiens, au luxe des palais royaux, le nouveau seigneur de Coppet améliora surtout l'aménagement intérieur du château. Certaines modifications y furent apportées plus tard. Mais, dans l'ensemble, les pieux héritiers de la châtelaine de Coppet dont l'éclat efface le souvenir de tous ceux qui l'ont précédée et suivie dans ces murs, n'ont pas changé le cadre, un peu lourd et sans couleur, que M^{me} de Staël anima de son activité passionnée et de sa radieuse parole.





CHAPITRE II

JEUNE FILLE ET JEUNE FEMME

Monsieur Necker et sa famille avaient fait un premier séjour au bord du Léman en 1783. M. Louis-François Guiguer, seigneur de Prangins, notait dans son journal¹:

« Jeudi 25 septembre 1783, Prangins. — M. Necker

¹ Ces passages du journal inédit de M. de Prangins m'on tété communiqués avec une prévenance tout aimable par une grande admiratrice de M^{me} de Staël, M^{11e} N. Guiguer de Prangins, que je suis heureux d'en remercier ici. On remarquera que ces renseignements sur le séjour des Necker en Suisse en 1783 complètent et modifient un peu ce que j'ai dit dans Madame de Staël et la Suisse. ch. III. — Louis-François Guiguer de Prangins, 1741-1786, fut le père de Charles-Jules G. de P., le futur général de l'armée fédérale, et d'Auguste G. de P., colonel, qui fut un familier de M^{me} de Staël à Coppet. M. Rentz était le secrétaire du châtelain de Prangins et administrateur de sa propriété.

(dont je laisse aux autres à vanter la juste célébrité, puisque je connais si bien ses vertus d'homme privé, et que c'est elles qui m'ont intéressé à sa gloire) dînera demain à Rolle. M. Reverdil auquel je m'adresse pour savoir sa marche, m'apprend qu'il sera le soir à Nyon, mais que son temps est pris, sans qu'il puisse me servir à rien de lui offrir Prangins pour le soir de demain.

« Vendredi 26 septembre 1783. — M^{me} de Prangins, M^{me} Rentz, Charles et moi, nous faisons promenade en voiture: eux rentrés, je vais à Nyon dans cette même voiture, à l'auberge où M. Necker n'est pas arrivé, mais on l'attend. — M. Reverdil (et M^{me} Favre, sa sœur, amie intime de M^{me} Necker dès son enfance) montent dans mon carrosse, et nous nous acheminons au petit pas sur la grande route, au devant d'eux.

"Nous les rencontrons près de la Lignière. Nous changeons de voiture; je laisse Mme Necker aux Reverdil, elle paraît émue par la joie et très sensible. M. et M¹¹e Necker restent dans la leur où ils m'admettent. J'en ai eu un plaisir très vrai, qui tient de la joie, ce qui m'est garant qu'il a conservé de l'Amitié pour moi. Il me semble qu'un homme qui a de la célébrité doit s'en reposer bien heureusement, quand il retrouve, chez les amis qui l'ont été de lui avant cette gloire, l'amitié qu'ils lui avaient vouée.... L'Amitié est bien ferme et bien saine, quand la supériorité ne la blesse pas.

« Je les ai laissé souper à leur auberge, parce que leur convenance les détermine à ne la pas quitter ce soir.



GERMAINE DE STAEL



« Si je loue M. Necker d'avoir parlé devant moi à M^{11e} sa fille des visites de devoir, de respect et d'amitié qu'elle avait à faire à ses tantes près de Nyon, le lendemain, c'est parce que je me crois bien sûr qu'il n'a pas eu besoin de penser que cela dût être loué.

« Samedi 27 septembre 1783. — M. Necker et M11e sa fille qui sont beaucoup ensemble, viennent nous voir après dînée. M^{11e} est naturelle, vive et gaie. Elle aime son père, c'est ce qui se voit. Son père, si l'on cherchait un peu profond, trouve là sa plus douce jouissance de société.

« Arrive ensuite Mme Necker qui cherche et qui aperçoit toujours comment elle peut dire à chacun ce qui l'oblige; c'est là, me semble-t-il, ce qui sert le mieux à être la bien venue. Ce que j'ai dit là, tout le monde l'a dit chez nous. Pour moi, je suis resté persuadé qu'elle prend intérêt à moi et à ma famille. Nous les désirons pour nos voisins à Coppet. Sur quoi, on nous répond que Coppet n'est point à vendre; et M. Necker ajoute que, s'il l'eût été, sans doute il l'eût acquis (ce qu'en vérité je regarderais comme un bonheur pour ses ressortissants). »

Depuis longtemps, les Necker pensaient acheter une résidence en Suisse. En 1776, ils se renseignaient sur la terre de Prangins près de Nyon; mais la famille Guiguer ne voulut point se défaire de cette seigneurie qu'elle possédait depuis un demi-siècle. Alors déjà M. Necker discuta « les prétentions de M. de Coppet ». Si Coppet n'était « point à vendre » en automne 1783, sept mois après il était vendu, et M. Necker en devenait le baron. Il ne tarda guère à rendre visite à ses sujets. — Du journal de M. de Prangins :

« Lundi 31 mai 1784. — On demande à Coppet mes canons pour recevoir leurs Seigneurs, M. Necker qui vient d'acquérir le château de M. de Thélusson, mineur, dont on a prouvé au jugement des tribunaux de France qu'il est intéressant de vendre ses terres

en Suisse, pour acquérir des terres en France.

« Ce qu'îl y a de très certain, c'est que j'applaudis à l'acquisition que notre pays fait d'un homme tel que M. Necker. Je m'attends qu'il justifiera la haute idée que j'ai de lui, et qu'il aura l'habileté de faire du bien, habileté sans laquelle la distribution des plus grosses sommes d'argent courrait grand risque de faire autant de mal que de bien. Le bruit était en Italie que le comte de Hago¹ retournerait à Paris pour assister aux noces du seigneur suédois, qu'il nomme son ambassadeur en France, avec M¹¹e Necker. »

Première nouvelle du mariage de Germaine Necker avec le baron de Staël; après de longues négociations, de puissance à puissance, entre le roi de Suède et M. Necker, ce mariage de convenance devait se conclure enfin, au début de 1786... Pour l'instant, le nouveau baron de Coppet fête son investiture. — Du journal de M. de Prangins:

« Lundi 31 mai 1784. — Seconde demande de M. le châtelain de Coppet qui voudrait habiller 3 hommes en cavaliers, et emprunter les habits des miens : mais

¹ Pseudonyme du roi de Suède, voyageant incognito.

assurément, ni lui, ni moi, n'avons le droit de mettre sur pied une troupe de cavalerie. — Partant, refusé¹. »

M. le châtelain de Coppet, qui ne faisait pas fi, on le voit, de l'appareil féodal, aimait le confort autant que la pompe. En attendant que son castel fût habitable, il alla s'établir, avec sa femme, et sa fille Louise-Germaine qui avait dix-huit ans, au château de Beaulieu, tout près de Lausanne. On imprimait dans cette ville son fameux ouvrage De l'administration des finances de la France. Tout en corrigeant ses épreuves, le ministre en disponibilité recevait les hommages de ses voisins lausannois; le corpulent Gibbon, le laid prince Henri de Prusse, d'autres étrangers plus séduisants, rencontraient sur la terrasse de Beaulieu l'élite de la société vaudoise. Le journal inédit de M. de Prangins nous engage à passer une journée dans cette maison de Beaulieu dont les fenêtres, sous les toits de tuile brune, regardaient le lac, les montagnes, au delà des vergers doucement inclinés.

« Mardi 6 juillet 1784. — Le même cabriolet que la veille est attelé de deux autres chevaux, pour nous conduire, mon frère et moi, son cocher, d'abord par Morges, à Lausanne. — Mon frère y prend de l'argent, et je me défais de ma poussière extérieure et intérieure. De là un fiacre tout semblable à ceux de Londres, nous conduit à Beaulieu par les très mau-

^{&#}x27; L'idée de M. Necker est moins bizarre pour qui connaît l'ancienne coutume vaudoise des cavaliers d'hommage.

vaises rues-précipices de Lausanne. Cette maison est une campagne très agréable appartenant à M. Mingard. — Elle est actuellement habitée par M. Necker, pour quelques mois. Une visite d'aussi loin pour un seul dîner est presque un hommage : je le rends de grand cœur, et je ne sais pourquoi l'Amitié refuserait de respecter un homme de bien qui a mis sa gloire et employé son génie aux plus grands objets : le gouvernement d'une Nation

entière qui le bénit...

Après avoir été reçus par M. Necker comme nous nous attendions à l'être, nous l'avons laissé libre avant le dîner. Le célèbre abbé Raynal (or, le nom de célèbre n'emporte aucun jugement de nous, si ce n'est qu'il est très connu), demeure dans un autre corps de logis où l'on nous conduit; je l'ai reçu à Prangins, ce journal en rend compte. Il dit honnêtement qu'il s'en souvient.... Le reste de la conversation nous endoctrine beaucoup, et pourrait nous instruire sur un grand nombre d'objets, si nous avions le temps et l'art de tirer parti du vieux jaseur vieux en effet de 74 ans ou quelque chose de plus.

« M. de Bonstetten que j'ai connu enfant à Genève, jeune homme à Aubonne pendant le bailliage de M. Tscharner son beau-frère et que voici marié et père de famille : mais ma mémoire ne m'est pas fort utile, parce qu'elle réveille infiniment peu la

sienne.

« Allons dîner; M^{11e} Necker paraît. Elle est telle que l'année passée, vive et gaie, spirituelle, et n'ayant pas besoin pour être agréable de se tenir sur la réserve. M^{me} Necker paraît plus tard, parce qu'elle

est malade et languissante. Elle n'en est pas moins animée et cette activité même doit la fatiguer beaucoup et l'affaiblir. Elle nous reçoit comme des gens qu'elle aime à voir. Monsieur Guibbon arrive, et nous allons dîner; l'abbé Raynal assiste au dîner. M. Guibbon est un Anglais connu par ses ouvrages et son esprit, vivant à Lausanne pour quelques années encore, qu'il emploie à un écrit historique sur des temps que nous connaissons très mal. Personne n'a moins l'air d'annoncer sa célébrité, et de se presser d'être l'homme aimable..... Je ne sais pourquoi, sans qu'il ait parlé plus qu'aucun autre, son avis a toujours dominé; c'est peut-être qu'il n'a point dominé lui-même, et que chacun peut croire, s'il le veut, qu'il avait à part soi le même avis.

« M. Necker fait faire de loin des fenêtres, etc. à son château de Coppet, et comme elles sont toutes délabrées, l'argent ne suffit pas pour les fermer, il faut quelque temps. M. du Châtel fait travailler. Je n'espère point M. et M^{me} Necker de longtemps pour passer seulement une semaine à Coppet. Encore une soirée où paraît le vieux d'Hermenches, sur le même cheval que la veille. Nous partons, après avoir fait

¹ Constant d'Hermenches, oncle de Benjamin Constant, né en 1722, il mourut en 1785. La veille, l'auteur du journal avait fait, au château de Saint-Saphorin, un « dîner très bon et très doucement gai. » « Sur le soir, ajoute-t-il, un vieux beau, dont je ne veux dire que le nom, et que je n'avais jamais vu que de loin, M. d'Armanches (sic) est arrivé sur son cheval. Mais pour nous refaire est arrivé M. d'Arruffens (de Mestral). Il me semblait que je lui devais de la reconnaissance parce qu'il me délivrait. » Homme à bonnes fortunes; le hautain d'Hermenches devait bien finir en « vieux beau. »

de notre journée l'usage que nous nous en étions promis, ce qui n'arrive pas si souvent que l'on pense. Le cabriolet est venu de Lausanne où nous l'avions laissé et nous redescendons au lac vers le midi, par un chemin charmant, dans une contrée habitée et cultivée partout, meublée de maisons de campagne, ornée et couverte de beaux arbres et d'épaisse verdure. Et puis Morges, et puis la fraîcheur et la tranquillité d'une belle soirée après une journée brûlante et l'incommodité de la poussière. Le pas des chevaux se ralentit, et nous voilà, me semble-t-il, retournant des champs à nos femmes qui vont nous donner une bonne salade et de doux propos; à quoi elles ont su pourvoir. »

Avec ses remarques minutieuses, sa pointe de défiance à l'endroit des beaux parleurs, et, pour finir, cette note de poésie bucolique, cette page est bien de notre vieux pays et de ce vieux temps. — Le 1er septembre 1784, M. de Prangins écrit qu'on lui emprunte ses canons « pour recevoir à Coppet M. Necker faisant son entrée ». Décidément le nouveau baron se plaisait aux prises de possession solennelles. On imagine sa fille Germaine, descendant de carrosse dans la cour d'honneur avec ses parents; on voit d'ici son sourire à demi-railleur à l'ouie des rustiques compliments de bienvenue, et le regard d'admiration qu'elle pose sur le visage majestueux de son père, cependant que Mme Necker, grande, un peu gourmée, tire frileusement un voile sur son visage inquiet.

A Beaulieu, Germaine Necker avait donné des soirées musicales et littéraires, reçu des madrigaux, écrit des lettres laborieusement spirituelles aux beaux esprits de l'endroit. Gibbon la trouvait mal élevée, vaine, mais il appréciait son bon naturel et son esprit qui, déjà, l'emportait, et de beaucoup, sur sa beauté... A Coppet, la brillante héritière subit d'abord l'empressement des voisins, châtelains et bourgeois de Nyon, de Rolle, vieux amis de sa mère Suzanne Curchod. — Du journal de M. de Prangins:

« Samedi 4 septembre 1784. — Nous faisons visite à Coppet. Les Seigneurs pour cette fois-ci sont arrivés, et je l'affirme. Mes trois Dames et moi formons une carrossée, et M. Renz, en « wisquey » ramènera M. Reverdil. M. Saladin de Crans et Madame, son fils aîné et sa Dame s'y rencontreront avec nous 1. »

Tandis que les cheminées flambantes de la vaste demeure dissipent l'odeur du plâtre et des vernis et combattent les premières brumes de l'automne

¹ En janvier 1785, M. de Prangins reçoit de M. Necker par l'intermédiaire de son homme de confiance, du Châtel' un exemplaire de l'Administration des finances. Il lit cet ouvrage avec avidité, en admire le style « très beau, très fort, très simple, quoique plein d'images... » et conclut : « Je l'aurais désiré pour témoin invisible de l'effet que sa lecture a produit sur nous. Elle est telle que je suis décidé à pressentir l'opinion de ceux qui parleront de cet écrit, avant que de prêter l'oreille, de peur de souffrir trop si la froideur dans leur jugement était en contradiction avec mon enthousiasme ».

M¹¹¹e Necker lutte contre le fantôme de l'ennui. Comme sa mère, elle redoute la solitude; elle craint mortellement que son père, qui montre pour la Suisse un penchant infini, ne veuille passer sa vie dans sa terre : « qu'il me pardonne, je n'ai pas encore fait assez provision de souvenirs pour vivre sur eux le reste de ma vie ». La jeune fille, cependant, voit ses parents genevois, son oncle Louis Necker-de Germagny; celui-ci a un fils, qui est fiancé à la fille du grand géologue H.-B. de Saussure. Germaine Necker et Albertine de Saussure, se rencontrent dans « un bal charmant », dans un dîner, se plaisent, se font « de grandes confidences »; elles se lieront bientôt d'une fraternelle affection.

Dès son enfance, Germaine Necker avait eu à Paris une amie genevoise, Jeanne-Catherine Huber. Devenue M^{me} Rilliet, celle-ci resta une des intimes de M^{me} de Staël, de celles qui furent le plus souvent à Coppet, jouant dans la troupe dramatique de la châtelaine, écoutant ses confidences d'amoureuse et de persécutée. M^{me} Rilliet-Huber était fine, mais un peu appliquée à bien faire et à bien dire; elle manquait d'aisance dans la grâce, ce qui lui valut ce mot cinglant d'un ami trop spirituel de M^{me} de Staël: « M^{me} Rilliet a toutes les vertus qu'elle affecte!» La fille des Necker savait bien découvrir sous les manières raffinées les qualités bienfaisantes de son amie. « M^{me} Rilliet-Huber, notait une étrangère, est un être délicat et presque immatériel; elle semble



ERIC-MAGNUS BARON DE STAEL (Mari de Madame de Staël)



voltiger devant vous avec des ailes de papillon et vous regarde de ses yeux noirs et profonds. » M^{me} de Staël ne redoutait pas la compagnie des jolies femmes. Sa cousine Necker-de Saussure n'était pas moins gracieuse. Seulement elle touchait le sol d'un pied sûr, elle prenait son appui sur la réalité. L'union de la raison et de l'idéal firent d'elle l'amie parfaite, l'amie de cœur et de confiance.

« Ma cousine, disait Mme de Staël, a tout l'esprit qu'on me prête et toutes les vertus que je n'ai pas. » Elle l'admirait d'avoir su « renfermer dans le cercle le plus régulier de la vie domestique un esprit supérieur ». Cet esprit, Albertine de Saussure le tenait de son père, le savant auteur des Voyages dans les Alpes. Il lui avait donné une instruction virile. Elle était femme cependant, c'est à dire fine et belle : le teint blanc, les yeux grands et foncés, les cheveux bruns qu'elle portait poudrés dans sa jeunesse, petite mais la taille bien prise. Elle était capable de donner la réplique à son éloquente cousine, de lui disputer le prix de la conversation. Au témoignage d'un bon juge, Pictet-de Rochemont, en présence de Mme de Staël, Mme Necker-de Saussure n'a jamais eu d'infériorité. Elle montrait moins d'initiative et de mouvement, mais déployait les ressources d'une dialectique serrée et d'une raison supérieure. « Si Mme de Staël s'engageait dans une mauvaise thèse, sa cousine ne lui faisait point de grâce; elle ne lui passait pas un sophisme, pas un raisonnement hasardé: il n'y avait adresse qui tînt, il fallait en venir à reconnaître qu'on avait pris fausse route; et cet aveu se faisait toujours avec une candeur pleine de charme. »

Mme Necker-de Saussure ne put remporter bien longtemps de ces victoires rares et méritées. Elle devint sourde, et, sans renoncer à la société, elle fut obligée de donner à la méditation, au travail littéraire, le talent qu'elle consacrait aux jeux de la conversation. Elle n'en resta pas moins attentive à tout ce qui touchait son illustre cousine; la douleur personnelle et les malheurs de famille que l'une et l'autre éprouvèrent, resserrèrent leurs liens fraternels. La Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël reste le meilleur de ses ouvrages et, malgré sa tendance à l'apologie, un des jugements les plus perspicaces qu'on ait portés sur cette femme exceptionnelle.

La jeune ambassadrice de Suède ouvrit son salon à la rue du Bac. C'est le cas de rappeler un mot qu'elle aurait dit à quelqu'un qui, pour la distraire des souffrances de l'exil, lui montrait, du balcon de Coppet l'horizon du Léman : « Je préfère le ruisseau de la rue du Bac! » Certes, elle préférait la société parisienne, ses tournois d'esprit, ses intrigues politiques et sentimentales, à la demi-solitude du château paternel. A Paris, à Versailles, elle avait respiré avec ivresse l'encens qui fumait en l'honneur de son

père, rappelé au ministère en 1788 et qui fit, quelques mois, figure de réformateur et de sauveur de la monarchie. Mais la Roche Tarpéienne est près du Capitole. Renvoyé, rappelé, contraint bientôt pour la troisième fois de se démettre, M. Necker se réfugiait en Suisse, en septembre 1790. Le cœur brisé, travaillé par l'ambition déçue, mais soutenu par cette immense confiance en lui que sa femme et sa fille entretenaient comme une lampe sainte sur l'autel d'un dieu, M. Necker s'enfermait à Coppet et dans ses souvenirs.

Mme de Staël rejoint bientôt ses parents, traversant en octobre le Jura drapé dans la splendeur des hêtres cuivrés. Mais son cœur reste en France, où le drame de la Révolution ne se jouera pas longtemps sans elle. Elle feint la gaîté pour consoler son père : « Je me surprends souvent les yeux baignés de larmes en contemplant ce majestueux exemple des vicissitudes humaines... jamais peut-être je ne me suis sentie aussi profondément mélancolique. » Elle ajoute : « Ce pays-ci ne me plaît pas du tout. » Comme M. Necker ne veut pas rentrer en France, elle s'attarde cependant auprès de lui, passe l'hiver à Genève, à Lausanne, car Coppet, qui n'est pas commode par les mois sombres et froids, sera pendant des années comme un centre autour duquel les châtelains gravitent. Leur fille, plus libre qu'eux, s'éloigne davantage de cette résidence, rentre à Paris, pour retrouver son fils, le petit Auguste, revient à Coppet, prend l'habitude de ce va-et-vient d'un pays à l'autre qu'elle

pratiquera jusqu'à son dernier jour.

Au défi de toute prudence, elle s'attarde à Paris pendant les massacres de 1792; elle tente de sauver la reine, offre asile aux officiers suisses survivants du 10 août. Enfin elle se met en route, bravant les périls qu'elle contera si bien dans son ouvrage posthume sur la Révolution. Il était temps. A Rolle, où ses parents s'établissent pour être moins proches de la frontière, elle donne bientôt le jour à un second fils, Albert. Cela ne l'empêche pas d'écrire, d'ourdir une généreuse intrigue pour ménager un refuge en Suisse à ses amis constitutionnels. Ni de partir précipitamment pour l'Angleterre où elle va rejoindre d'autres proscrits chers à son cœur, sans écouter ses parents qui essaient « inutilement, écrit Mme Necker, toutes les ressources de l'esprit et de la raison pour détourner leur fille d'un projet insensé ».

La tête de Louis XVI tombe sur l'échafaud. Les habitants de Rolle entendent de la rue les lamentations, les sanglots de M^{me} Necker. M. Necker s'enferme dans un auguste silence. M^{me} de Staël écrit, parle, s'agite. Contre vents et marées, elle veut ramener en Suisse son ami M. de Narbonne. Son confident Gibbon tente de lui faire entendre raison.

« Je ne m'exalte point, par les idées romanesques, lui répond-elle, et je crois à tout ce que la raison dit contre elles avec un nouveau succès depuis le commencement du monde; mais quand des circonstances, extraordinaires comme la révolution qui les a produites, ont confondu les âmes et les pensées de deux personnes depuis cinq ans, quand les mêmes circonstances ont fait naître une dépendance mutuelle qui ne laisse aucun moyen d'exister l'un sans l'autre, quand enfin tout ce qu'on appelle les convenances, les considérations, les avantages du monde, ne présente plus qu'un amas de ridicules et de ruines, je ne sais pas quelle serait la raison de vivre s'il fallait se séparer! Partez donc de l'idée que rien ne pourra m'y décider... »

Naturellement, Mme de Staël l'emporte. Ce que femme veut... et quelle femme! Elle passe donc en Suisse les pires mois de la Terreur, entourée de ses amis français. Ils sont tolérés par la police bernoise, qui cependant surveille leur trop remuante protectrice. De 1793 à 1795, elle vit en Suisse, en proie à une douloureuse agitation, rongeant son frein, parcourant le pays pour les affaires de ses amis. Tour à tour exaltée et déprimée, elle s'écrie : « J'ai toute la Suisse dans une magnifique horreur! »

Cependant elle assiste à la mort de sa mère, à Lausanne, en mai 1794, et fait ce qu'elle peut pour adoucir la peine de l'inconsolable M. Necker. Fidèle aux dernières volontés de l'hypocondre Suzanne qui redoutait par-dessus tout la corruption de sa dépouille mortelle, M. Necker fait élever en hâte le mausolée de Coppet et, trois mois durant, garde auprès de lui le cercueil où repose le corps embaumé. Enfin, il l'accompagne à sa dernière demeure, dont

il s'écartera désormais le moins possible. M^{me} de Staël passe quelques jours à Coppet, à la fin de septembre, pour assister à cette nouvelle prise de possession solennelle. Mais, pour cette vivante, la vie continue.

Un matin, elle embrasse son père, quitte Coppet pour rejoindre près de Lausanne ses amis français. Le trot pressé d'un cheval qui se rapproche de sa voiture lui fait mettre la tête à la portière. Le cavalier, qui l'a cherchée à Coppet, qui la rejoint, est un long jeune homme, un peu voûté, le visage fin et pâle encadré de cheveux roux. C'est Benjamin Constant.

Dans le petit château de Mézery où l'ambassadrice passe l'hiver, en pleine campagne, avec sa cour d'émigrés, elle achève une nouvelle, d'une morale fort passionnée, Zulma; elle travaille à son essai si personnel, l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations. Pour l'écrire, elle n'a qu'à lire dans son cœur, qu'à regarder autour d'elle. Benjamin Constant est assidu dans sa maison. Il la presse. Elle le rebute. Une nuit, pour forcer cette âme rebelle, il s'empoisonne... On accourt au chevet du moribond. Quelques paroles bienveillantes de M^{me} de Staël agissent comme un antidote... Bientôt Benjamin Constant prendra possession du cœur et de l'esprit de la châtelaine, de cette part de son cœur et de son génie qu'elle pouvait aliéner à ce maître nouveau.



CHAPITRE III

DELPHINE

Pris au charme de la magicienne de Coppet, Benjamin Constant déçoit et désespère la châtelaine de Colombier. La bruyante renommée, les menées ambitieuses de cette jeune dame de Staël exaspéraient déjà le fin bon sens de M^{me} de Charrière, Hollandaise mûre et désabusée. Et voici, les yeux sombres de l'ambassadrice, — qui n'est pas même belle! — rallument un feu que les yeux pâles de l'auteur de Caliste n'ont pas eu le pouvoir d'entretenir. On lui prend son ami, son interlocuteur incomparable! Comme M^{me} de Charrière s'étonne et se plaint, le transfuge Benjamin lui répond par une enthousiaste apologie de M^{me} de Staël:

« Je ne puis trouver malaisé de lui jeter, comme vous dites, quelques éloges. Au contraire, depuis que

je la connais mieux, je trouve une grande difficulté à ne pas me répandre sans cesse en éloges, et à ne pas donner à tous ceux à qui je parle le spectacle de mon intérêt et de mon admiration. J'ai rarement vu une réunion pareille de qualités étonnantes et attrayantes, autant de brillant et de justesse, une bienveillance aussi expansive, et aussi active, autant de générosité, une politesse aussi douce et aussi soutenue dans le monde, tant de charme, de simplicité, d'abandon dans la société intime. C'est la seconde femme que j'ai trouvée qui m'aurait pu tenir lieu de tout l'univers, qui aurait pu être un monde à elle seule pour moi. Vous savez qui a été la première... Enfin c'est un être à part, un être supérieur, tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle, et tel que ceux qui l'approchent, le connaissent et sont ses amis, doivent ne pas exiger d'autre bonheur. »

Le temps vengea M^{me} de Charrière. Elle vécut assez pour recueillir l'écho des querelles, des plaintes réciproques de M^{me} de Staël et du futur auteur d'Adolphe, unis par une chaîne qui leur pèse, qui les meurtrit, mais que leurs dissentiments pendant tant d'années ne font que raffermir. Deux ans après leur première rencontre, M^{me} de Staël écrit de Coppet à un de ces amis français qu'elle avait protégés, admis dans son intimité, et qui rentre dans la France convalescente :

« Mon mari est parti pour les eaux d'Aix; nous étions assez mal à l'aise ensemble : il vaut mieux être unis de loin. Je suis donc ici parfaitement seule



AUGUSTE DE STAEL (Fils aîné de Madame de Staël)



avec mon père et le Diable blanc (B. Constant). C'est une terrible épreuve pour tous les sentiments que de se regarder face à face : il faut du monde pour avoir de l'esprit, du monde pour s'aimer, du monde pour tout, excepté pour soi tout seul; cela n'est pas si bête que l'on pourrait le croire : dès qu'on est deux, il faut être beaucoup plus 1. »

Si la France, graduellement, se rouvre aux émigrés, le Comité de salut public, le Directoire, ne tolèrent pas les intrigues. Mme de Staël l'apprend à ses dépens. Dès 1795, le gouvernement républicain la prie de passer la frontière, de rejoindre son père en Suisse. La police de Desportes, résident français à Genève, la surveille pendant toute l'année 1796; un domestique attaché à sa personne, un certain Monachon, ex-ministre du saint Evangile, dépouille avec un zèle discret le courrier de sa maîtresse, et les secrets du château sont communiqués à Paris. Elle aime les aristocrates, elle les aide à rentrer dans leur pays ou à s'enfuir quand ils s'y compromettent. Le valet de chambre-espion a peine à comprendre que ces relations se concilient avec des convictions sincèrement républicaines.

Retenue en Suisse, menacée de devoir y passer deux hivers de suite, elle s'écrie : « Ah que je m'ennuie dans ce pays! » Mais, en 1797, comme elle rentre en France, et s'établit à la campagne avec Benjamin

¹ Lettres de Madame de Staël à Adrien de Mun, Revue de Paris, décembre 1923, p. 523.

Constant qui fait avec elle l'apprentissage de la servitude amoureuse et du libéralisme politique, un témoin malicieux de cette retraite à demi-volontaire, le général de Montesquiou, note : « Je parie qu'elle regrette les comédies et les bals de Lausanne, ce dont elle n'aura garde de convenir parce que cela lui paraîtrait le comble du mauvais goût... Ce n'est pas la France qu'elle aime, mais le théâtre, et dès qu'elle n'est pas en scène, elle ne l'aimera plus. » Ce n'était pas la Suisse qu'elle détestait, même en ces années d'ambition passionnée, mais l'éloignement de Paris, la seule scène, pensait-elle, où elle pût jouer un grand rôle. La rigueur des temps et des gouvernements la confina sur un théâtre plus humble. Mais le talent de l'acteur relève les tréteaux, illumine les salles obscures. Finalement, qu'elle en eût conscience ou non, c'est Coppet qui lui fut la meilleure tribune, et le monde fut plus attentif aux conversations de son château qu'aux paroles qu'elle aurait prononcées dans la rumeur de Paris.

M. Necker était inscrit sur la liste des émigrés. L'invasion des troupes françaises dans le Pays de Vaud, en janvier 1798, menaçait la liberté, la vie même du vieux ministre. Sa fille accourut auprès de lui

« Lorsque l'entrée des Français fut positivement annoncée, nous restâmes seuls, mon père et moi, dans le château de Coppet, avec mes enfants en bas âge. Le jour marqué pour la violation du territoire suisse, nos gens curieux descendirent au bas de l'avenue, et mon père et moi, qui attendions ensemble notre sort, nous nous plaçâmes sur un balcon, d'où l'on voyait le grand chemin par lequel les troupes devaient arriver. Quoique ce fût au milieu de l'hiver. le temps était superbe; les Alpes se réfléchissaient dans le lac, et le bruit du tambour troublait seul le calme de la scène. Mon cœur battait cruellement par la crainte de ce qui pouvait menacer mon père. Je savais que le Directoire parlait de lui avec respect; mais je connaissais aussi l'empire des lois révolutionnaires sur ceux qui les avaient faites. Au moment où les troupes françaises passèrent la frontière de la Confédération helvétique, je vis un officier quitter sa troupe pour monter à notre château. Une frayeur mortelle me saisit; mais ce qu'il nous dit me rassura bientôt. Il était chargé par le Directoire d'offrir à mon père une sauvegarde; cet officier, très connu depuis sous le titre de maréchal Suchet, se conduisit à merveille pour nous, et son état-major, qu'il amena le lendemain chez mon père, suivit son exemple. »

Malgré son libéralisme, M^{me} de Staël redoutait l'invasion de la Suisse et l'émancipation du Pays de Vaud. Ce bouleversement d'un pays hospitalier et pacifique lui inspirait des craintes, assez justifiées par le traitement barbare infligé aux cantons primitifs, par la sombre histoire de la République helvétique. On ne peut lui faire un grief d'avoir voulu éviter la suppression des droits féodaux que le baron de Coppet et le seigneur de Bière avait acquis à

beaux deniers comptants, ni d'avoir tenté dans une audience d'obtenir du général Bonaparte, qu'elle admirait encore avec ferveur, qu'il renonçât à la campagne de Suisse.

« Le jour de la première bataille des Suisses contre les Français, quoique Coppet soit à trente lieues de Berne, nous entendions, dans le silence de la fin du jour, les coups de canon qui retentissaient au loin à travers les échos des montagnes. On osait à peine respirer pour mieux distinguer ce bruit funeste; et, quoique toutes les probabilités fussent pour l'armée française, on espérait encore un miracle en faveur de la justice; mais le temps seul en est l'allié tout puissant. »

Mme de Staël fit son possible aussi pour épargner aux Genevois la réunion à la France. Mais le Directoire ne se laissait pas arrêter par les plaidoyers et les considérations morales... Plus tard, à la chute de l'Empire, elle salua la restauration de Genève et son agrégation à la Confédération suisse. Mais elle se garda bien d'encourager les Bernois et les rares Vaudois qui auraient voulu rendre à la république de Berne la souveraineté sur le Pays de Vaud. A un gentilhomme de son voisinage, Guillaume de Portes, qui prétendait la gagner, en 1814, à ce projet de réaction, elle répondit, avec un sens politique et une netteté de libéralisme qui ne laissent rien à désirer :

« Votre mémoire est très bien fait et l'on ne peut rien dire de mieux votre doctrine admise, mais je ne

considère pas les peuples comme des propriétés et la conquête ne me semble point un droit. Là où la justice est violée, il y a cessation du pacte social, car il ne repose que sur l'intérêt du grand nombre. La royauté, comme la république, est faite pour les nations, et leur voix, comme dit le proverbe, est celle de Dieu. Ajoutez à cela que le temps est de quelque chose dans la question. Vous dites que les Vaudois doivent à Berne, il y a quatre siècles ou environ, d'être Suisses. S'il y a prescription dans les transactions des particuliers, à plus forte raison y en a-t-il dans celles des nations. Charlemagne était usurpateur de Clovis et Hugues Capet de Charlemagne; les Anglais ont banni les Stuart, etc. La vie est un changement continuel et la justice est de beaucoup antérieure à tous les événements de l'histoire.

« L'immense majorité des Vaudois ne veut pas se réunir à Berne, donc cela ne doit pas être. Vous me citez une autorité qui disposera toujours de tout, mais il y a dix ans, hélas, qu'elle ne parle plus et ces dix ans ont tout changé. J'étais moi-même contre la révolution du Pays de Vaud, mais la contre-révolution est impossible. Les hommes ne peuvent pas être les serfs de leurs aïeux, et quels aïeux faut-il choisir, ceux d'il y a quatre siècles ou d'il y a cinquante? Je ne connais guère qu'Adam qui eut le droit d'arranger ses affaires politiques irrévocablement. C'est votre loyauté, Monsieur, qui vous fait aimer les vieilles institutions, mais souvenez-vous qu'elles ont été modernes et que les nouvelles sont vieilles à leur tour. Vous voyez que j'attache du

prix à votre opinion et que je dis la mienne longuement 1. »

Au cours de ce tragique printemps de 1798 et les années suivantes, M^{me} de Staël passe des heures presque calmes au bord du Léman. Elle accompagne M. Necker dans ses promenades à petits pas sous les arbres du parc. Elle trace, sur des cahiers de papier à grain rude, l'esquisse de quelques chapitres de ses prochains ouvrages. Le livre De la littérature s'écrit ainsi, tandis que quelques amis venus de Genève, un ou deux proscrits de Fructidor, suscitent d'un mot sa conversation. Des émigrés revenant d'Allemagne font étape à Coppet. C'est par ces Français, Adrien de Lezay, Chênedollé, et par quelques Suisses, que la femme de lettres prend une connaissance, d'abord superficielle, de l'Allemagne.

« M^{me} de Staël, nous dit Chênedollé, s'occupait alors de son ouvrage sur la *Littérature* dont elle faisait un chapitre tous les matins. Elle mettait sur le tapis à dîner, ou le soir dans le salon, l'argument du chapitre qu'elle voulait traiter, vous provoquait à causer sur ce texte-là, le *parlait* elle-même dans une rapide improvisation, et le lendemain le chapitre était écrit. C'est ainsi que presque tout le livre a été fait. »

Déjà l'auteur des Lettres sur J.-J. Rousseau et De l'influence des passions jouissait d'une renommée

¹ Conrad de Mandach, Le comte Guillaume de Portes, 1904, p. 259.

presque universelle; mais elle était célèbre comme femme du monde plus que comme écrivain. Le livre De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, bien qu'encore hasardeux dans l'établissement des faits et chimérique en sa doctrine inspiratrice, commence à fonder la gloire de Mme de Staël sur des assises solides, est le premier de ses titres à l'estime que les lettrés impartiaux ne lui refusent pas. Mais une classification des littératures, une philosophie de leurs rapports avec le progrès des sociétés humaines, ne suscitent pas l'intérêt du grand public comme une fiction romanesque, échauffée par la passion, assaisonnée d'allusions à la société contemporaine et aux sentiments personnels de l'auteur. De Coppet, où elle retrouvait chaque été le calme extérieur qu'elle redoutait mais dont elle avait besoin, Mme de Staël écrivait, en 1801: « Je suis ici dans la plus parfaite solitude, car ceux qui la troublent m'importunent et je les écarte volontiers. Je m'occupe de mon père, de l'éducation de mes enfants, et de mon roman... »

Ce roman, c'était *Delphine*. Ses quatre volumes, qui parurent à Genève, à la fin de 1802, eurent l'effet, dès l'année suivante, d'accroître considérablement l'affluence des visiteurs de Coppet. Pourtant il y avait longtemps déjà que Rosalie de Constant, la cousine de Benjamin, appelait M^{me} de Staël *la trop célèbre!* Celle-ci commençait d'éprouver que, pour une femme, la gloire n'est que le deuil éclatant du bonheur.

Mais elle n'était pas prête encore — le fut-elle jamais? — à porter le deuil de son bonheur. Son père la jugeait parfaitement quand il écrivait, à M^{me} Necker-de Saussure : « Elle apercevra par degrés qu'il est dans l'essence de la vie de n'atteindre à rien de parfait, et jusques à présent elle a cru qu'il y avait méprise dans la destinée lorsque les beaux jours ne se succédaient pas ». Telle fut bien l'attitude morale de M^{me} de Staël, avant l'évolution religieuse de ses dernières années.

Parmi les hôtes de M. Necker et de sa fille, nous rencontrons à Coppet, en 1801, la poétesse danoise Frédérique Brun. Elle avait trente-cinq ans. Elle n'était pas jolie, mais sa santé délicate lui prêtait un charme langoureux. Intelligente, elle avait encore plus de sensibilité. Elle s'enthousiasmait, pleurait. Elle trouva une société nombreuse au château. M. Necker lui parut courtois et empressé envers ses hôtes, simple et gai avec sa fille, et majestueux comme le Mont Blanc!

Charles-Victor de Bonstetten ne se loua pas tout d'abord d'avoir introduit son intime amie M^{me} Brun chez la fille de ses vieux amis Necker. « Dans sa première visite à M^{me} Brun, écrivait-il plus tard, elle a tout fait pour la séparer de moi et mettre le diable entre nous deux 1 ». Patricien de Berne mais libéral, ancien bailli de Nyon et d'autres lieux,

¹ Marie-L. Herking, Ch.-V. de Bonstetten, 1921, p. 215, 221, etc.



Albert de Stael (Fils cadet de Madame de Staël)



Bonstetten qui avait vingt ans de plus que ces deux femmes, connaissait assez bien la vie et le cœur humain pour n'être pas surpris de ces jeux de l'amourpropre. Mais son expérience était plus variée que profonde. Cet homme mûr, qui survécut longtemps à M^{me} de Staël et mérita finalement d'être considéré comme le type du vieillard rajeuni, ne consumait pas son esprit et son cœur dans la recherche ardue ni dans la passion.

Le nez droit, les lèvres minces et finement dessinées. ses yeux noirs brillant comme des feux mobiles, il était vif, ardent mais léger; affectueux mais égoïste; bon ami, mais amant et mari médiocre : une sorte de bonhomme La Fontaine, pour le caractère sinon pour la force du talent ou la nuance de l'esprit. Ce Suisse cosmopolite, né sur la frontière des langues dans une cité germanique pénétrée d'influence francaise, précéda Mme de Staël sur les grands chemins de l'Europe et connut avant elle le Nord et le Midi, l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark, l'Italie; il put avant elle comparer « la Scandinavie et les Alpes »; avant Corinne, il rédigea son Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, - mais il le fit en français, Mme de Staël lui ayant conseillé de ne plus composer en allemand. La femme de lettres put à son tour lui écrire d'Italie, en 1805, au sujet de cet ouvrage fait sous sa direction : « Mon Dieu! que ce livre est vrai! La campagne de Rome m'a frappée par le souvenir de votre livre;

c'est de la description à l'objet que mon intérêt a procédé ». Ce qui caractérise bien le talent, du moins une certaine faiblesse du talent de M^{me} de Staël.

Bonstetten, très sociable, parfait homme du monde, ami délicat et fidèle en dépit de son égoïsme et de la mobilité de son imagination, s'établit à Genève dès 1802 et devint un des hôtes les plus familiers du château de Coppet. Mme de Staël, disaitil, le comprenait mieux que personne, était douce avec lui comme une sœur, mais souvent l'ébranlait par le mouvement de son esprit ou l'éclat de ses passions. « Je reviens de Coppet, écrit-il en 1804, et je suis maintenant tout abêti, arraché à mon doux repos et fatigué d'une débauche d'intelligence. Il se dépense plus d'esprit à Coppet en un jour que dans maint pays en un an. J'en suis si fatigué que je gis à demi mort et ma chambre me paraît un tombeau.» Quand vint la séparation suprême, il s'écria, en regardant le tombeau de Mme de Staël : « Elle me manque comme un membre perdu. Je suis manchot de bensée! »

Coppet accueillit en 1801 une femme singulière par son mérite et ses prétentions, mais qui n'avait pas encore la réputation que son roman de *Valérie* puis sa vocation religieuse bruyamment affirmée lui valurent plus tard : M^{me} de Krüdener était une mondaine errant de pays en pays et d'intrigue en aventure. « Je la trouve distinguée, écrivait alors M^{me} de Staël à son ami lyonnais Camille Jordan,

mais elle raconte une si grande quantité d'histoires de gens qui se sont tués pour elle que sa conversation a l'air d'une gageure. » Un jour que la belle Livonienne énumérait ses victimes, on lui fit observer qu'un de ces malheureux n'était pas mort, qu'on venait de le rencontrer à Lausanne. Et la future prophétesse et inspiratrice de la Sainte-Alliance de répondre sans trouble : « S'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux!¹ » En attendant de prêcher les misérables et les rois, M^{me} de Krüdener dansait dans les salons une « danse du shall » que M^{me} de Staël admira fort et qu'elle imita dans la « polonaise » où brillera bientôt la ravissante Delphine, l'héroïne de son roman.

Quand la politique du Premier Consul le leur permettait, les Anglais voyageaient sur le continent. Coppet accueillit, en 1803, trois jeunes Ecossais : l'un d'eux, Mac Culloch, s'éprit aussitôt de l'auteur de Delphine, avec une violence extraordinaire dont elle s'effraya; un autre, le médecin Robertson lui voua un sentiment moins extravagant mais plus tendre; le troisième, lord John Campbell, qui fut duc d'Argyll, se montra moins sensible aux charmes de l'enchanteresse. Mais ce fut elle qui se prit à aimer ce jeune lord au gracieux visage, et lui manifesta

¹ Comte d'Haussonville, Madame de Staël et Madame de Krüdener, le Figaro, 16 septembre 1911. — Pierre Kohler, Valérie, ou maîtres et imitateurs de Madame de Krüdener, Bulletin de l'Institut national genevois, t. XLV, 1922.

une de ces amitiés exaltées qui sont si peu rares dans sa vie et sa correspondance. Plus tard, l'insensible se reconnut dans lord Nelvil, le héros de *Corinne*. Mais ce personnage eut aussi d'autres modèles.

M. Necker suivait son illustre fille en pensée, avec sollicitude, dans ses voyages, ses séjours à Paris. Quand elle annonçait son retour, elle demandait des chevaux. Le petit Auguste de Staël et son précepteur allaient l'attendre, avec le carrosse, au sommet du Jura. M. Necker mandait sa nièce Albertine pour accueillir l'enfant prodigue, et il organisait en son honneur une petite fête où les bons bourgeois de Coppet dansaient, au son de deux violons, sous la direction de Morand, maître de danse à Genève. Puis la vie du château reprenait son cours. Frédéric Lullin de Chateauvieux, qui fut un des meilleurs amis genevois de M^{me} de Staël, un esprit ingénieux, élevé et sensible sous une apparence réservée, nous décrit ainsi cette vie du château:

« Cet intérieur avait des formes graves; on y voyait de la solennité, peu de mouvement et d'abord. Le mérite en était dans les prodigieux développements de l'esprit auxquels donnait lieu la présence de M. Necker, de M^{me} de Staël, de M. Benjamin Constant, qui séjournait dans ce temps à Coppet.

« On se réunissait pour déjeuner dans la chambre de M^{me} de Staël (on n'y buvait alors que du café). Ce déjeuner durait souvent deux heures : car, à peine réunis, M^{me} de Staël soulevait une question prise

plus souvent dans le champ de la littérature ou dans la philosophie que dans celui de la politique, et cela par ménagement pour son père dont le rôle sur ce théâtre avait si malheureusement pris fin. Mais quel que fût le sujet du débat, il était abordé avec une mobilité d'imagination et une profondeur qui a été l'école de Benjamin Constant, et d'où jaillissait tout ce que l'esprit humain peut concevoir et créer.

« Mme de Staël avait dans ces luttes littéraires et philosophiques une grande supériorité sur son père, en promptitude, en facilité, en éloquence. Mais, prête à atteindre le but, une pudeur filiale la saisissait, et, comme effrayée du succès qu'elle allait obtenir, elle se fourvoyait elle-même avec une grâce d'esprit inimitable, pour laisser à son concurrent la gloire de la vaincre. Mais ce concurrent était son père, et il a été le seul auquel elle ait jamais accordé

un tel avantage.

« Chacun se retirait alors jusqu'au dîner, qui se passait au milieu d'une querelle permanente entre M. Necker et de vieux maîtres d'hôtel sourds et grondeurs, débris du régime que M. Necker avait enseveli, et qui avaient suivi sa fortune à Coppet avec leurs habits brodés. L'après-midi était encore consacrée au travail jusqu'à sept heures, où commençait le wisk (sic) de M. Necker. Ce wisk était orageux; M. Necker et sa fille s'accusaient, se fâchaient, se quittaient en jurant de ne plus jouer ensemble, et recommençaient le lendemain. Le reste de la soirée rendait tout son prix à la conversation. »

A Paris, sous le Consulat, Mme de Staël était déjà

l'ambassadrice de l'esprit de Coppet, fait d'idéalisme, de morale, de curiosité politique et cosmopolite. Mais elle plaidait avec trop d'éloquence la cause de la liberté. Les Dernières vues de politique et de finance de M. Necker, parues intempestivement en 1802, irritèrent Bonaparte contre la fille plus encore que contre le père. Car elle avait une puissance personnelle agissante, qui manquait au vieux financier. On sait comment M^{me} de Staël fut exilée de France en automne 1803 et que, au lieu de rejoindre son père, elle se résolut à entreprendre en Allemagne, à Weimar, à Berlin, ce voyage de découverte qui satisfaisait la plus pressante curiosité de son esprit.

La mort de M. de Staël, en 1802, n'avait pas été pour sa femme, une perte irréparable. Elle ramenait à Coppet ce malheureux, ruiné, à bout de forces, pour le soigner. Il mourut en route. Triste mais non désespérée, elle acheva ce retour en accompagnant un cercueil. Un tout autre malheur l'atteignit en Allemagne. Au milieu d'avril 1804, elle apprit que M. Necker venait de mourir à Genève. Ce coup altéra sa santé, marqua sa sensibilité, son imagination, sa conception de la vie et de la mort. Ce fut une de ces épreuves dont on ne peut dire sûrement si l'âme en reçoit une fissure intime ou une trempe salutaire.

Rosalie de Constant écrivait, le 15 mai 1804, de Lausanne :

« M^{me} de Staël doit passer tous les jours, retournant

à Coppet. Je ne sais si Benjamin la suivra jusque là; je le crois; M^{me} Necker est allée au-devant jusqu'à Zurich, et Mme Rilliet-Huber était venue l'attendre ici. Mais après nous avoir conté tous les détails de la mort et du tombeau de M. Necker, qu'elle a écrits, elle s'en est retournée sans remplir son objet. Il n'a cessé de justifier sa fille de ce qu'elle l'avait quitté, de la bénir ainsi que ses enfants et de prier Dieu avec ferveur et élévation. Son agonie a été très pénible. Le tombeau qu'il avait érigé à Mme Necker et où il avait marqué sa place, est formé d'abord d'une assez grande enceinte de murs, au milieu de laquelle est planté un bosquet; au centre de ce bosquet est un petit bâtiment en marbre noir où est placée une très grande cuve de marbre partagée en deux. On a sorti Mme Necker parfaitement conservée d'un cercueil de plomb où elle nageait dans l'espritde-vin; on l'a placée dans un des côtés de la cuve, M. Necker dans l'autre. On les a recouverts tous deux d'esprit-de-vin, puis on a refermé la porte de fer du monument et on l'a murée. Il y a eu environ soixante personnes de Genève à l'enterrement, et tout Coppet était dans les larmes. »

Au moment d'arriver auprès du tombeau qui allait désormais l'attacher à Coppet par un lien plus puissant que toutes ses répugnances, M^{me} de Staël fut prise d'une sorte de vertige. Elle imagina que sa fortune se perdrait, que ses enfants ne seraient pas élevés, que rien autour d'elle ne marcherait. Mais elle se ressaisit. Maîtresse de la maison et de la baronnie, chef de famille, elle fit effort pour s'acquitter

MADAME DE STAEL

de tant d'obligations. Bientôt, tandis qu'elle écrit des lettres d'affaires, qu'elle rédige un petit volume à la louange de son père, le château se remplit de visiteurs, et la douleur sincère se dissimule sous l'apparence des divertissements.





Albertine de Stael (Fille de Madame de Staël)





CHAPITRE IV

CORINNE OU LES GRANDS JOURS DE COPPET

« C'est une singulière combinaison, notait B. Constant dans son *Journal intime*, que cette douleur profonde, déchirante et vraie qui l'accable, unie à cette susceptibilité de distractions et cette incorrigibilité de nature qui lui laissent toutes ses faiblesses de caractère... et son besoin d'activité. » Singulière combinaison, en effet, que la nature de M^{me} de Staël: grand esprit, certes; grande âme assurément, mais plus grande par l'intensité de tous les sentiments, de toutes les impulsions instinctives, que par la pureté, le dépouillement, l'élévation des facultés morales. C'est cette combinaison, c'est ce mélange trouble mais bouillonnant, qui la rend largement

humaine, qui permet à chacun de nous de se reconnaître en elle mieux que dans l'image d'une sainte ou dans l'œuvre d'un génie vraiment créateur. Son âme composite, cependant, au feu de la souffrance, allait s'épurant, et, sur l'enclume de la vie, rejetait ses scories avec des étincelles. Si elle eût vécu plus de cinquante ans, qui sait à quel degré de perfection

elle serait parvenue?

M^{me} de Staël passa en Italie les premiers mois de 1805. Elle en rapporta, sinon le sujet de Corinne, qu'elle portait en elle, du moins le cadre et la documentation de ce roman qu'elle allait écrire à Coppet. Pour composer ses ouvrages, elle n'avait pas besoin de solitude. Elle reçut avec joie ses amis éprouvés et des visiteurs nouveaux. Tel Henri Meister, Zurichois à demi Français, qui avait partagé sa jeunesse déjà lointaine entre ses deux patries; à Paris, il avait succédé à Grimm dans la publication de la fameuse Correspondance littéraire, et fréquenté assidûment le salon de Mme Necker. Depuis la Révolution, il continuait tant bien que mal en Suisse son rôle d'informateur des cours du Nord sur la vie littéraire de Paris. On devine ce que signifiaient le foyer de Coppet et la correspondance de la châtelaine femme de lettres pour le vieux publiciste. Meister plaisait à Mme de Staël par sa bonne grâce d'ancien régime. Guillaume Schlegel, qu'elle avait ramené d'Allemagne pour l'associer à ses études et à l'instruction de ses enfants, apportait à la société du château un élément moins gracieux, mais plus original. Quand son frère, Frédéric Schlegel, le rejoignait au bord du Léman, M^{me} de Staël et ses hôtes pouvaient connaître mieux qu'à Weimar la subtile philosophie et l'esthétique bizarre que ces romantiques allemands prétendaient tirer de l'œuvre de Gœthe et dirigeaient contre le lyrisme éloquent de Schiller.

Si Mme de Staël devint la marraine du romantisme français, elle eut l'avantage d'accueillir à Coppet, en 1805, le parrain de la littérature nouvelle. M. de Chateaubriand s'arrêta quelques jours chez l'auteur De la littérature dont il avait combattu les idées sans qu'elle devînt son ennemie. Le libéralisme politique et religieux de la calviniste fille des Necker ne pouvait faire bon ménage avec le catholicisme décoratif du gentilhomme breton. Mais M. de Chateaubriand n'avait pas besoin de Mme de Staël pour le ménage de l'esprit ni pour celui du cœur. A vrai dire, la foi de la baronne dans la « perfectibilité » de l'esprit humain valait l'apologie religieuse du vicomte, qui pensait illustrer le « génie du christianisme » par le tableau de l'erreur mortelle d' « Atala » et de la mélancolie de « René ». Mais le nostalgique poète en prose avait besoin d'amour tendre; une amie impérieuse et femme de lettres n'était point pour le séduire. Déjà Pauline de Beaumont, avec ses ardeurs de poitrinaire, l'avait rejoint à Rome pour mourir sous les yeux de son « enchanteur ». Déjà Delphine de Custine... De l'incertaine Sylphide qui hantait

l'insomnie de l'adolescent de Combourg, jusqu'à la mystérieuse Occitanienne, en passant par Mme Récamier, qui devint, vieillissante et demi-aveugle, l'ange gardien du don Juan vieilli, - la théorie des amoureuses de Chateaubriand se déroule... A Coppet, il se trouvait accompagné de la plus sacrifiée : comme par miracle, il y vint avec... Mme de Chateaubriand. Elle n'était ni laide ni sotte; observatrice ironique, elle écrivit des mots piquants sur Mme de Staël; elle en a écrit sur son mari, qu'elle aima cependant avec une ferveur presque ingénue. Les yeux brillants sous sa chevelure que Girodet peignit comme fouettée par le vent de la fatalité ou par les orages du romantisme, l'enchanteur se taisait, dédaigneux ou timide, s'abandonnant parfois dans l'intimité à des mouvements de gaîté pétulante. « Je le crois encore plus sombre que sensible, » écrivait Mme de Staël 1. Elle l'apprécia mieux dans ses dernières années.... Cependant, elle écrivait Corinne.

Corinne, c'est Delphine encore, mais plus maîtresse de sa parole, plus mûre, plus simple peut-être mais un peu figée dans la roide convention du style Empire; Delphine dépaysée, et qui, au lieu de vivre en France, de s'échapper en Suisse, vit à Rome, parcourt l'Italie, est forcée par la destinée de confronter ce pays avec la brumeuse Angleterre. Corinne, c'est un roman italien avec un épisode anglais; c'est un roman cos-

¹ Cit. par Pierre Moreau, *Chateaubriand*, 1927. Cf. Ed. Herriot, *Madame Récamier et ses amis*, 1924, ch. vII.

mopolite; c'est un chapitre nouveau de cette comparaison des différents génies européens, qui, commencée dans le livre De la littérature, se développera dans l'Allemagne, s'achèvera dans les Dix années d'exil, ces mémoires si vivants, dans les Considérations, cette étude politique si judicieuse et documentée de la France et de l'Angleterre. Ayant passé toute une année en France — à quarante lieues de Paris!, — Mme de Staël y fit paraître Corinne, au printemps de 1807. Une lettre de Rosalie de Constant, qui lisait le premier exemplaire du roman reçu à Lausanne, nous donne l'impression toute fraîche des contemporains cultivés:

« Elle nous fait, on peut le dire, respirer l'Italie. Tout ce qu'elle peint l'est d'une manière si vive, avec tant de finesse et d'un côté si neuf, qu'il y a beaucoup d'illusion. D'ailleurs c'est comme toujours une grande abondance d'idées; trop souvent de la recherche et de l'obscurité. Les héros sont ce qui intéresse le moins; l'homme est trop passif et la femme trop active; c'est toujours elle qu'on retrouve dans Corinne, et on voit que ceux qui l'ont aimée n'ont jamais été si passionnés qu'il le lui aurait fallu. La nature est ce qu'elle peint le moins; ce qu'elle en dit fait regretter qu'elle ne l'ait pas regardée plus souvent. Où elle est excellente, c'est dans la peinture des mœurs et du caractère italien. Jamais on n'a observé, deviné, avec plus d'esprit et de sagacité. »

Bientôt cette admiratrice de Corinne allait se brouiller avec la romancière. Rosalie de Constant assista, dans l'été de 1807, à une scène si violente que « la terrible et trop célèbre dame » fit à Benjamin, à des éruptions si forcenées d'imprécations et de reproches, qu'elle évita désormais de la rencontrer et fit même le vœu de ne plus lire ce qu'elle écrirait. Toute la famille de Constant prit parti dans cette tragi-comédie du dépit amoureux, qui, d'acte en acte, et de rupture en réconciliation, se prolongea des années et même bien après que Benjamin Constant se fût remarié avec Charlotte de Hardenberg. Tandis que Rosalie et ses tantes, oubliant la veulerie et les inconséquences de leur parent, maudissaient « l'homme-femme dont la main de fer » l'enchaînait depuis douze ans, tandis que Mme d'Arlens (fille de Constant d'Hermenches) soutenait au contraire Corinne contre Adolphe, un cousin de Benjamin, le chevalier de Langallerie, chef d'une chapelle piétiste, intervenait comme médiateur, offrait à la malheureuse égarée par la passion le refuge de l'amour divin. Intéressé le beau premier au résultat de cette cure pieuse, Benjamin Constant doutait de son succès. Cependant Mme de Staël put déclarer plus tard que « le Pape des Piétistes » vaudois (pour parler comme Charles de Constant) avait remis le calme en son âme « dans un des moments les plus cruels de sa vie ».

Il est certain que le château de Coppet, toujours libéralement ouvert aux gens du monde, aux gens de lettres, reçut avec prédilection, surtout vers 1808,

des chrétiens et des mystiques de toutes les observances et de toutes les directions. Bonstetten, malgré sa souplesse d'esprit et sa facilité de cœur, se sentait fort mal à l'aise au milieu de la ferveur catholique de Mathieu de Montmorency, du calvinisme de quelques pasteurs, du piétisme de Langallerie, du martinisme de Guillaume Schlegel, du mysticisme extravagant d'un autre Allemand, Zacharias Werner. M^{me} de Krüdener, convertie, passait à Coppet, endoctrinait son hôtesse, lui parlait des « douleurs de l'homme qui lui sont plus chères que ses félicités, » et de « cette main toute puissante qui lance une vie de misère dans un océan d'oubli! » Mme de Staël admirait en elle « un avant-coureur d'une grande époque religieuse qui se prépare ». La châtelaine composait, dans cette atmosphère propice, son étude « De la disposition religieuse appelée mysticité ». Quand il lut ce chapitre de l'Allemagne, Bonstetten eut lieu de se rassurer. Mme de Staël traversa ces ardeurs célestes sans grand dommage pour sa raison claire et tempérée. Prêtresse de l'enthousiasme, victime des passions terrestres, elle découvrit dans la « mysticité une manière plus intime de sentir et de concevoir le christianisme » mais ne s'abandonna pas pour autant aux extases des vrais mystiques.

Le dévot Mathieu de Montmorency n'avait pas toujours eu à l'égard de M^{me} de Staël l'amitié pure et patiente qu'il nourrissait maintenant pour cette passionnée comme pour la frigide et séduisante Juliette Récamier. Jeune seigneur chevaleresque, libéral, il fut, avec MM. de Talleyrand et de Narbonne un des trois hommes que Germaine de Staël, de son propre aveu, aima le mieux dans sa jeunesse. Cette affection était payée de retour. L'ambassadrice de Suède avait sauvé la vie de cet ami comme de plusieurs autres au moment des massacres de 1792. Elle lui donnait asile en Suisse pendant la Terreur, quand il apprit l'exécution ou l'incarcération de plusieurs de ses proches. Désespéré, M. de Montmorency abjura sa philosophie sceptique, se réfugia dans la foi de ses pères. On dit de lui désormais qu'il était « pieux comme il était blond ». Son sentiment pour Mme de Staël ne faiblit pas; il s'épura. M. de Montmorency veilla sur elle, s'efforça, sans grand succès, d'écarter d'elle les passions, de la détourner des imprudences. Il s'allia avec Mme Necker-de Saussure pour garder leur amie, pour l'encourager dans ses déceptions et ses dépressions mélancoliques. Lorsque B. Constant, pour la conquérir, joua une nuit la tragi-comédie de l'empoisonnement, on vint avertir M. de Montmorency dans sa chambre. En robe de chambre de piqué blanc, il lisait les Confessions de saint Augustin. A l'ouïe de ce qui se passait, il sortit tout à coup de sa sérénité chrétienne et s'écria, avec un accent de vieille aristocratie: « Qu'on jette par la fenêtre cet homme, qui ne fait que troubler cette maison et qui la déshonore par un suicide!»



BENJAMIN CONSTANT



A Coppet, le doux mais sagace Mathieu eut mainte occasion d'éprouver les vices et les vertus de Benjamin. Il put le rencontrer sur un autre terrain, lorsque, à la Restauration, M. de Montmorency devint duc, ministre des affaires étrangères, membre de l'Académie française. Ces devoirs et ces honneurs n'effacèrent pas dans la mémoire de Mathieu le souvenir de M^{me} de Staël. A l'anniversaire de la mort de sa grande amie, il notait : « Elle a écrit dans les Dix années d'exil en parlant de moi : « Je ne lève jamais les yeux sans penser à mon ami, et j'ose croire aussi que dans ses prières il me répond 1 ».

Plus enfoncé dans la réalité bourgeoise que ce gentilhomme de grand style était un autre familier du château de Coppet, le Genevois Simonde de Sismondi. Il avait presque trente ans quand il rencontra M^{me} de Staël vers 1802. Sa taille était courte, son teint foncé. Il s'occupait d'agronomie et d'économie politique. Il entreprit un long ouvrage sur les Républiques italiennes au moyen âge, dont M^{me} de Staël corrigea bien des pages, l'engageant à y mettre plus de vie, encourageant ses principes libéraux. En retour, cet homme sans éclat mais équilibré, dévoué, constant, fut de ceux qui l'aidèrent à mettre de la fermeté dans la conduite de sa vie et à serrer de près sa pensée un peu flottante. Avec son vieil ami Bonstetten, Sismondi fut fidèle au foyer de la

¹ Paul Gautier, Mathieu de Montmorency et Madame de Staél, 1908.

persécutée; il fut, comme elle le dit, son « soutien dans toutes ces adversités ». Il lui devait bien cet appui. Quand il vit se refermer le tombeau de son illustre amie, il put s'écrier : « C'en est fait de cette société vivifiante, de cette lanterne magique du monde, que j'ai vu s'éclairer là pour la première fois... Ma vie est douloureusement changée; personne peut-

être à qui je dusse plus qu'à elle ».

La châtelaine avait séjourné à Vienne, avec Sismondi, dans les premiers mois de 1808; elle était rentrée en parcourant de nouveau la Thuringe, les bords du Rhin. De Coppet, elle fit dans l'été une excursion en Suisse allemande, pour assister à la « fête des bergers » d'Interlaken. Elle la décrira longuement dans l'Allemagne. Tous les éléments de son germanisme, littéraire et philosophique, elle les réunit alors, les compose. Surtout, elle les domine. Sur les idées et les ouvrages, comme sur les hommes, elle règne, en reine libérale mais capricieuse : elle sait tenir compte d'autrui et accorder avec un sourire ce que chacun lui demande, mais sa dignité souveraine et sa fantaisie la dispensent de s'attarder, d'approfondir, de poursuivre une étude spéciale. Douée d'une sensibilité intellectuelle fine et rapide, elle discerne l'apport de chacun, elle établit les liaisons, enveloppe son butin d'esprit dans un discours chaleureux et clair. Les Allemands, les Danois, les Italiens, les Anglais, qui séjournent à Coppet, apportent des présents et remportent un trésor; la châtelaine les met à contribution, mais ils n'altèrent pas le génie du lieu.

La révolution vaudoise avait supprimé les droits féodaux, rachetés aux seigneurs à la suite de laborieuses négociations où la dame de Coppet intervint. pour sa baronnie, avec à propos et précision. Mais elle n'avait pas aboli d'un coup les traditions, les habitudes. Aux droits seigneuriaux correspondaient des devoirs. Si le devoir s'efface, la bonté y supplée... M^{me} de Staël demeura pour les petites gens de Coppet la bonne dame du château. La mère Dancet, une vieille lavandière, racontait, longtemps après, combien « Madame la baronne » était bonne pour les pauvres. Elle leur faisait réserver tout ce qui sortait de la table, aimait à causer avec ceux qu'elle rencontrait. « La vie de Coppet, était une vie de château. » Sainte-Beuve, écrivant cette phrase, pensait aux entretiens du salon, à l'échange fécond des pensées, peut-être aux rendez-vous discrets du parc, aux explications tumultueuses dans le silence des soirs d'été. Mais un grand train de maison fait vivre beaucoup de gens, surtout si la maison est le château d'une femme de cœur.

Les bourgeois de l'endroit, s'ils n'avaient pas affaire avec la châtelaine, la rencontraient au moins le dimanche à l'église, soit dans le temple de Coppet qui conserve des souvenirs des Necker et de leur fille, soit dans celui du village voisin de Commugny, dont le bourg de Coppet est l'annexe ecclésiastique.

Mme de Staël entraînait au prêche ceux de ses hôtes qui voulaient lui plaire ou suivre son exemple. Elle invitait le ministre de la paroisse « aux splendides festins qu'elle donnait », pour reprendre les termes d'un mémorialiste qui s'exagérait peut-être le faste du château. Il est certain que la châtelaine, quand elle n'était entourée que de ses hôtes familiers, quelques Genevois, Vaudois, Français, les faisait parfois danser chez elle avec les « belles de Coppet ». Sa vanité sociale, que Paris parfois lui reprochait, se tempérait de beaucoup de simplicité. Elle faisait peu de cas du luxe, du confort.

« On voulait un jour, raconte Mme Necker-de Saussure dans sa Notice sur Madame de Staël, lui faire honte de ce que sa chambre à Coppet n'était pas plafonnée, et de ce qu'on y voyait les poutres. « Voit-on les poutres? dit-elle; je n'y avais jamais pris garde. Permettez que cette année, où il y a tant de misérables, je ne me passe que les fantaisies dont je m'apercois. »

« Le seul luxe auquel elle mît du prix, était la facilité de loger ses amis chez elle, et de donner à dîner aux personnes qu'elle avait envie de connaître. « J'ai pris un cuisinier qui court la poste, disait-elle, n'estce pas là exactement ce qu'il me faut pour donner

à dîner au débotté dans toute l'Europe? »
« M^{me} de Staël était singulièrement aimable et naïve, quand elle rendait compte de l'impression que produisait sur elle tout le matériel de la vie. Les petites ruses des subalternes, leur genre d'esprit,

la finesse des paysans, l'amusaient à observer. Elle prenait un plaisir d'enfant à certains petits détails, et croyait s'être arrangé un cabinet superbe, lorsqu'elle y avait fait mettre un papier neuf.

« Sa manière de travailler était d'accord avec tout le reste, et elle n'a mis aucune pédanterie dans sa

vocation d'auteur. »

L'étude et la composition littéraire étaient pour M^{me} de Staël, pour son âme agitée, comme un remède calmant et stimulant tout à la fois. Cependant, rapporte sa cousine, les amis qui venaient l'interrompre n'en étaient pas moins bien accueillis.

« Il n'y a pas d'exemple que dans le moment où elle écrivait avec le plus de feu et de rapidité, elle ait témoigné autre chose que du plaisir en voyant

entrer ceux qu'elle aimait.

« Dès sa plus tendre jeunesse elle avait contracté l'habitude de prendre en gaîté les interruptions. Comme M. Necker avait interdit à sa femme la composition, dans la crainte d'être gêné par l'idée de la déranger en entrant dans sa chambre, mademoiselle Necker, qui ne voulait pas s'attirer une telle défense, s'était accoutumée à écrire, pour ainsi dire, à la volée; en sorte que la voyant toujours debout, ou appuyée sur un angle de la cheminée, son père ne pouvait imaginer qu'il lui fît suspendre un travail sérieux. Elle a tellement respecté ce petit faible de M. Necker, que ce n'est que longtemps après l'avoir perdu, qu'elle a eu dans sa chambre le moindre établissement pour écrire. Enfin, lorsque

Corinne eut fait un grand fracas dans les pays étrangers, elle me dit : « J'ai bien envie d'avoir une grande table, il me semble que j'en ai le droit à présent. »

Cette femme si simple se plaisait cependant à s'entourer d'hommes illustres et de femmes brillantes. Elle aimait la gloire d'autrui et ne redoutait pas la beauté.... sur d'autres figures que la sienne. On connaît son amitié pour Mme Récamier. La belle Juliette, aux yeux de la postérité, est inséparable de l'éloquente Corinne, comme la beauté s'unit à l'esprit dans l'idéal féminin. Il n'est pas de récit populaire, de tableau, de film, qui ne les fasse valoir par la vertu du contraste, rapprochant la petite tête de Mme Récamier, couronnée de cheveux bouclés, des amples turbans de foulard ou de cachemire bariolés dont Mme de Staël, à la fin de sa vie, recouvrait sa chevelure sombre. Cette brillante antithèse frappe les imaginations; et c'est accorder peut-être quelque chose à l'imagination que de montrer aux visiteurs de Coppet, à côté de la chambre de Mme de Staël, « la chambre de Mme Récamier ». Mais si la plus jolie femme du Consulat et de l'Empire ne tint pas compagnie à la dame de Coppet aussi constamment qu'on se plaît à le croire, elle n'en séjourna pas moins plusieurs mois auprès de Mme de Staël, à Ouchy, à Coppet, dans le tumultueux été de 1807 et fort avant dans l'automne; elle fit encore au château un plus bref séjour en 1809; elle y revint en 1811, dans de dramatiques circonstances. Elle portait sur son front de virginale coquette le signe mystérieux qui suscite la légende. Cela suffit pour que la postérité cherche son ombre légère dans les salons et sur les pelouses où palpite et bruit encore l'ombre moins diaphane de la châtelaine.

C'est à Coppet, en 1807, que le cœur de la belle Juliette, rassasié des joies de la vanité, éprouva pour la première fois peut-être la force de l'amour. C'est dans la maison indulgente de M^{me} de Staël que le prince Auguste de Prusse s'éprit de M^{me} Récamier,

et lui offrit de l'épouser.

Moins bien doué que son frère Louis-Ferdinand dont Mme de Staël avait apprécié à Berlin la distinction d'esprit et qui avait été tué, en 1806, au premier combat entre Prussiens et Français, le prince Auguste, neveu du grand Frédéric, était un don Juan intrépide. Sa valeur ne l'avait pas empêché d'être blessé et pris par les soldats de Murat, peu après la mort de son frère. Emmené en France, le jeune prince, prisonnier sur parole, put accepter l'invitation de Mme de Staël à Coppet. Auguste de Prusse n'avait pas la tête bien solide. « C'est un étourneau que les malheurs de son pays n'ont pas rendu sérieux, » écrivait Rosalie de Constant. Et Benjamin Constant nous le montre « gauche et bavard, les coudes en dehors et le nez en l'air ». Il est vrai que Benjamin avait quelque raison de se plaindre. Mme Récamier avait tourné cette tête princière. Tout le jour S. A. Royale s'empressait autour de S. A. la Beauté; il

l'accompagnait en bateau, à cheval; un jour que Benjamin chevauchait avec eux, le prince lui dit impérieusement : « Monsieur de Constant, si vous

faisiez un petit temps de galop!»

Mme Récamier avait le privilège de fixer les cœurs mobiles et d'inspirer les passions fidèles dont elle était peu capable. Avant le départ du prince, qui rentrait en Allemagne avec son officier d'ordonnance, le fameux tacticien Clausewitz, Juliette consentit à échanger avec lui des promesses de mariage écrites et solennelles... Le prince parti, l'enchanteresse se reprit lentement, renonça à demander le divorce au pauvre banquier Récamier. Mais Auguste de Prusse resta sous l'action du philtre de la magicienne. Il ne se maria jamais. En 1843, il voulut être enseveli avec l'anneau que Juliette lui avait donné à Coppet et sur lequel elle avait fait graver cette promesse fallacieuse : Je le reverrai...¹.

Une autre femme qui eut une des plus mauvaises langues de son temps, M^{me} de Boigne, prétend que la vie de Coppet était oisive et décousue, que rien n'y était réglé, que personne dans ce château ne savait où se tenir, se réunir. « Toutes les chambres des uns et des autres étaient ouvertes. Là où la conversation prenait on plantait ses tentes et on y restait des heures, des journées... » C'est rendre un hommage

¹ Comte d'Haussonville, Le prince Auguste de Prusse, Madame de Staël et Madame Récamier, le Figaro du 22 novembre 1913. Ed. Herriot, Madame Récamier, ch. Iv.



Mme RÉCAMIER



M^{me} Necker-de Saussure M^{me} de Krudener





involontaire au libéralisme de la châtelaine. Mais la vie de ce château, malgré cette liberté, avait un rythme que la malveillante visiteuse n'a pas aperçu. On déjeunait à dix ou onze heures. M^{me} de Staël consacrait la matinée, avant et après ce premier repas, aux affaires de sa fortune, à son travail littéraire, qu'elle poursuivait jusqu'au dîner. Ce repas se prenait dans l'après-midi, vers quatre ou cinq heures. La conversation s'engageait à table et pouvait se prolonger fort avant dans la soirée. A onze heures, on soupait; puis l'on se retirait, ou l'on causait encore.

« J'ai mal à la vie », s'écriait une fois la châtelaine, en proie à un accès de cette mélancolie qu'on a dénommée le mal de la capitale. Cette souffrance de l'exil, qu'elle portait en elle partout et qui devait plus tard lui rendre intolérable le séjour de Paris même, elle la combattait par le travail, par la distraction active. Ecouter, regarder, étaient des occupations trop passives pour son âme inquiète. Il lui fallait diriger la conversation, mener le jeu. Le théâtre de société fut son divertissement de prédilection.

Elle avait appris dans sa jeunesse la diction dramatique avec la Clairon. En 1803 déjà, elle jouait *Phèdre* à Coppet. Dans l'hiver de 1805 à 1806, nous la voyons donner à Genève une véritable saison théâtrale. Les tragédies de Voltaire firent les frais

de la plupart de ces soirées de la place du Molard, et reparurent à Coppet. Mme de Staël incarne Mérope, Zaïre. Alzire. la Palmire de Mahomet. Le comte de Divonne joue avec perfection le rôle du vieux Lusignan. Une pièce comique accompagne habituellement la tragédie. On représente ainsi les Plaideurs. B. Constant remarque malicieusement que l'indispensable Schlegel, qui est comique dans la tragédie, n'est pas gai du tout dans la comédie! Mme de Staël, naturellement, se met à écrire pour la scène. Elle réussira surtout de petites pièces, dont plusieurs, dans le genre gai, sont alertes et charmantes. Mais en 1806, elle émeut les Genevois, en jouant avec sa fille et son fils cadet, cet écervelé d'Albert, sa touchante scène biblique d'Agar dans le désert. Phèdre termina brillamment cette saison de Genève et resta un des grands numéros du répertoire de Coppet.

En 1807, une autre tragédie racinienne offre à M^{me} de Staël l'occasion de déployer son talent et même de dire publiquement en beaux vers à Benjamin Constant de ces vérités furieuses qu'elle lui adressait en particulier dans une prose non moins sonore. Montée en août, près de Lausanne, au Petit-Ouchy, Andromaque fut reprise bientôt après sur le théâtre de Coppet. M^{me} Récamier faisait la douce Andromaque. M^{me} de Staël avait pris pour elle la violence d'Hermione. Benjamin, en Pyrrhus, fut embarrassé de son personnage, ce qui fit dire à l'un des Genevois pressés dans la salle : « Je ne sais si

C'est le roi d'Epire, mais c'est bien le pire des rois! »
Coppet, cette année 1807, attirait les femmes célèbres. La reine du pinceau, M^{me} Vigée-Lebrun, vint rejoindre la reine de la beauté et la reine de l'esprit. Elle fit de M^{me} de Staël ce portrait en Corinne qui est au musée de Genève et dont on admire à Coppet une bonne copie. Pendant son bref séjour (elle revint du reste l'année suivante et accompagna la châte-laine à la fête des bergers) M^{me} Lebrun vit jouer à Coppet la Sémiramis de Voltaire. M^{me} de Staël, nous dit-elle, eut de bons moments dans le rôle d'Azéma, tandis que M^{me} Récamier mourait de peur dans celui de Sémiramis et que M. de Sabran, l'avantageux et précieux Elzéar de Sabran, n'était pas trop rassuré dans le personnage d'Arsace.

On avait dressé la scène de Coppet dans la galerie du rez-de-chaussée, que le fils de la châtelaine transforma plus tard en bibliothèque. Un habitué du château, Pictet de Sergy, parle d'un théâtre complet et permanent. Il est certain que ces représentations n'avaient rien d'improvisé. Les décors, les accessoires, étaient faits de main d'ouvrier. Pour représenter les princesses de Racine et de Voltaire, Mme de Staël portait la pourpre, les voiles des héroïnes antiques, ou les costumes pittoresques des reines exotiques; pour sa scène biblique d'Agar, elle se drapait d'une simple étoffe brune. Toute la troupe, naturellement, se déguisait et se parait avec le même soin ou la même magnificence.

Cet appareil augmentait l'attrait des soirées dramatiques de Coppet. On y venait de Genève, des villes et châteaux vaudois, de Lausanne même. Obtenir une invitation était une faveur, désirée, sollicitée. Henri Monod, l'homme d'Etat vaudois, écrivait une belle lettre à la châtelaine pour être admis avec sa famille à une représentation en novembre 1807 : « Quand on a eu le bonheur de vous connaître et de lire vos ouvrages, il serait étonnant qu'on n'eût pas ardemment souhaité de voir s'exprimer par votre bouche les héroïnes de Racine et de Voltaire... » Il recut trois billets. Les Monod entendirent ce soir-là Geneviève de Brabant, aimable drame légendaire de M^{me} de Staël. Une dame pleura d'un bout à l'autre. Un spectateur fut si ému qu'il se trouva incapable d'assister à la seconde pièce. Un gentilhomme du pays raconte ainsi cette mémorable soirée :

« Le monde énorme de Genève et des environs s'était rassemblé de si bonne heure qu'à trois heures et demie la salle, assez grande, était déjà remplie. A cinq heures la toile se leva et le spectacle commença par Geneviève de Brabant, pièce-drame de la composition de Mme de Staël, qu'elle joua avec ses trois enfants. Les trois actes furent entendus avec le plus vif intérêt et applaudis avec fureur. Le dernier cependant est trop long. Une imagination très brillante, des maximes sublimes et des phrases admirables, joint à l'intérêt de la pièce qui est bien conduite jusqu'à la fin, donnent à cet ouvrage le cachet de

M^{me} de Staël. On joua ensuite une pièce de M. de Sabran, Français de beaucoup d'esprit, dans laquelle il peint le monde de Paris sous le titre des *Deux fats ou le grand monde...* M^{me} Récamier jouait et était belle, belle au possible! Malgré tout ce qu'il y avait à voir et à entendre, on ne fut pas fâché de voir tomber la toile, surtout ceux qui étaient debout depuis trois heures et demie jusqu'à dix heures et demie, au nombre desquels j'étais. »

Peu de temps avant, on avait joué Phèdre. Un Neuchâtelois, François Gaudot, que la présence de M^{me} Récamier retenait auprès de M^{me} de Staël, nous renseigne minutieusement sur cette représentation. Il estime que Mme Récamier a trouvé dans la jeune Aricie un de ses meilleurs rôles : « c'est le triomphe de la nature sur l'art ». M. de Sabran, affecté, galant à l'excès, manque de force tragique sous les traits du rude chasseur Hippolyte. Auguste de Staël fait Théramène : il a l'air vieux à souhait, quoiqu'il n'ait que dix-sept ans. M. de Prangins joue Thésée en tyran; il a un organe de basse-taille superbe, mais il est si grand que son front touche la voûte du palais et que, au milieu d'acteurs remarquablement petits, il semble le maître d'une troupe de marionnettes. Phèdre, c'est le meilleur rôle de Mme de Staël; elle y a des moments qui la mettent au niveau des meilleures actrices: cependant elle marque trop la césure des vers; surtout, dans les passages de passion, elle force la voix et fausse l'intonation... Après Phèdre

on donne une petite pièce gaie. Frédéric de Chateauvieux (qui pour une autre représentation composera de charmants proverbes) et Mme Rilliet-Huber s'y montrent acteurs consommés. La châtelaine, remise des pâmoisons de « la fille de Minos et de Pasiphaé », reparaît en première coquette et enlève de nouveaux suffrages.

L'été de 1808, avec ces pieuses assises que nous avons rappelées plus haut, fut moins favorable aux essais dramatiques. On lut des pièces étrangères, commentées par la châtelaine. On joua un nouvel ouvrage de Mme de Staël, la Sunamite. Pour voir Elisée ressusciter la jeune Semida, fille de la veuve de Sunam, l'auteur réunit, à la fin d'octobre, le public des grands jours. Benjamin Constant admira la couleur locale que son amie avait su mettre dans ce drame hébraïque. Il jouait le prophète; la fillette qu'il rappelait à la vie était Albertine de Staël... Il notait, le lendemain de cette représentation pleine de signification : « Il ne me reste de ma dignité de prophète qu'un torticolis, qui passera, j'espère, comme mes autres attributs.

L'été de 1809 revit à Coppet la belle Juliette, et Mathieu de Montmorency, l'ami discret et pieux des belles et des passionnées. Le mysticisme et le germanisme cependant ne craignirent pas d'affronter les grâces parisiennes et la pure raison française : Zacharias Werner reparut. Il termina auprès de celle que, dans sa trouble ferveur, il appelait sainte

Aspasie ou Notre-Dame de Coppet, son drame de la fatalité, Le 24 février, qui allait devenir le modèle d'un nouveau genre romantique. Mme de Staël voulut essayer sur son théâtre cette pièce, qu'elle étudie longuement dans l'Allemagne. L'auteur, Schlegel, une demoiselle de Jenner, jouèrent les trois rôles de cette action qui se déroule dans une famille de paysans des Alpes, isolée au milieu des neiges. Vingt personnes seulement assistèrent à cette expérience dramatique étrangère, à cette séance de littérature comparée. On voit que les soirées de Coppet n'étaient pas divertissement pur, qu'elles servaient au progrès du théâtre et des études littéraires. Auparavant déjà, à la fin d'une première saison, Mme de Staël disait de ses essais dramatiques: « j'en aurai recueilli le genre d'idées que je voulais avoir sur cet art. »

Werner, ce fou de génie, était un pur Germain. Au Neuchâtelois Gaudot, qui avait vécu à Berlin, la châtelaine écrivait : « Vous êtes un esprit sur les frontières des deux pays, et votre jugement me servira pour deux nations ». La comparaison de ces deux nations, leur rapprochement par un arbitrage spirituel, c'était la grande pensée de M^{me} de Staël, au moment où elle écrivait l'Allemagne. C'était une grande pensée. Mais il ne suffit pas de penser. Cent vingt ans après, nous en sommes à peu près au même point, et nous applaudissons Siegfried de Jean Giraudoux.

MADAME DE STAEL

Gaudot, cultivé, homme de goût, était trop dilettante, épicurien, pour se plaire aux spéculations de la philosophie littéraire et politique. Il faisait la cour à M^{me} Récamier, et notait sur ses tablettes : « On imaginerait difficilement la quantité et la finesse de petites tracasseries, qui ont été produites par cette longue vie de château. J'ai eu pour les apprendre un canal qui m'a mis à portée d'en saisir l'ensemble. C'est un fort joli tableau pour ma galerie... »





Schlegel



SISMONDI



BONSTETTEN





CHAPITRE V

LA PERSÉCUTÉE GLORIEUSE

Petites intrigues, mais grandes peines; soirées brillantes, mais nuits fiévreuses d'insomnie. Aux souffrances intimes, d'autres douleurs s'ajoutent. L'exil devient persécution.

On se souvient que le Directoire avait expulsé de France l'ambassadrice de Suède, avait placé des espions à Coppet. Bonaparte, restaurateur de l'ordre, fut d'abord plus indulgent, plus juste, à l'égard de la femme célèbre qui l'admirait, voulait lui plaire, mais lui déplaisait par ses idées libérales et son besoin d'intervenir dans les affaires publiques. En 1803, le Premier Consul interdit Paris à la fille de M. Necker, la tient à trente puis à quarante lieues de sa capitale. En 1808, comme elle s'est compromise en Autriche

dans des intrigues contre lui, Napoléon redouble de sévérité, ordonne de la surveiller à Coppet et dans ses voyages. Aux yeux des victimes de l'Empire, M^{me} de Staël devient la grande victime de la politique réaliste et conquérante; l'opposition européenne commence à se grouper autour d'elle.

Au printemps de 1810, elle quitta Coppet pour faire imprimer en France son ouvrage De l'Allemagne. Tolérée, surveillée par la police, elle séjourne en province, se soumet à la censure qui échenille son texte et coupe tout ce qui a l'apparence d'une pointe contre César. Même ainsi émondé, ce grand livre qui ne contient pas un mot à son éloge, choque tous les sentiments, toute la philosophie de Napoléon. Celui-ci révoque au dernier moment la demi-tolérance de ses ministres et des censeurs. Les dix mille exemplaires de l'Allemagne sont jetés au pilon. L'auteur a quarante-huit heures pour quitter la France : « Votre dernier ouvrage n'est point français... »

Mme de Staël avait résolu, si on ne lui rouvrait pas les portes de Paris, de passer en Amérique. Maintenant que la France même se ferme, elle n'a pas le courage de s'embarquer. « Comme on me donnait, — dit-elle dans les Dix années d'exil, — pour toute alternative l'Amérique ou Coppet, je m'arrêtai à ce dernier parti, car un sentiment profond m'attirait toujours vers Coppet... » En octobre 1810, elle arrive « comme le pigeon de La Fontaine, avec ses ailes éclopées ». Quoique « presque résignée à vivre dans

ce château », elle vient bientôt chercher à Genève, où la police à peine tolère qu'elle s'établisse, « le seul bien que la vie actuelle permette : la distraction ».

Privée de sa liberté, privée de son activité littéraire, Mme de Staël se résigne mal à vivre silencieuse et cachée. A l'agronome et publiciste Pictet de Rochemont, qui se tient modestement « à l'abri de ses moutons » en attendant que la chute de l'Empire le pousse au grand jour de la politique nationale, la malheureuse écrit : « J'aurais peut-être mieux fait de vous imiter, mais j'étais née sous les rayons de la gloire de mon père et j'ai toujours trouvé qu'il faisait froid à l'ombre ». Pour réagir contre ce froid, elle se distrait tant qu'elle peut, danse avec ses jeunes parents, représente avec eux deux charmants proverbes qu'elle vient de composer, Le capitaine Kernadec et le Mannequin. La petite troupe joue d'autres pièces encore. C'est une vraie saison de comédie, — la dernière —, que M^{me} de Staël offre aux Genevois, au début de 1811.

Le printemps venu, elle se permet d'aller prendre les eaux d'Aix. Mais le nouveau préfet du Léman interrompt aussitôt cette cure. La châtelaine rentre en hâte à Coppet, tremblant comme un écolier fautif. A côté du préfet Capelle, on a mis à Genève un commissaire spécial de police, M. de Melun, qui tient secrètement un homme à Coppet « pour savoir ce qui s'y passe ». Un beau matin, Schlegel est sommé de déguerpir. Cependant Coppet est en Suisse. Mais

pour l'Empire et son personnel, une frontière était

si peu de chose!

Aussi le vide se fait-il autour de la châtelaine. Bonstetten déclare, en juin 1811, que Coppet a l'air ravagé par la peste. Bonstetten dramatise un peu. Mme de Staël trouve que « le château est triste et doux cet été ». Seuls les familiers, les proches, le fréquentent encore, s'efforcent d'y entretenir un peu de gaîté. Un dimanche, les Necker-de Saussure v jouent des pantomimes; la journée se termine par un petit bal. On cause, cependant, et dans l'entretien des vieux amis de son père, la châtelaine trouve de nouvelles raisons de ne pas céder aux serviteurs de l'Empire qui, par tous les moyens, prétendent la rallier ou la réduire au néant. Le chevaleresque Mathieu de Montmorency annonce son arrivée. Mme de Staël va l'attendre au pied du Jura, fait avec lui une excursion en Gruyère. A leur retour à Coppet, Mathieu y reçoit une lettre d'exil. Mme Récamier arrive au même moment; en hâte, pour ne pas la compromettre davantage, on la fait repartir. Un ordre de la police l'atteint en route : « Mme Récamier, née Juliette Bernard, se retirera à quarante lieues de Paris ». Le préfet du Léman se frotte les mains : « Le deuil est, me dit-on, à Coppet; tant mieux! C'est une leçon de plus ».

« M^{me} de Staël est dans un enfer », note Bonstetten. Elle écrit à un vieil ami que le grand événement de sa vie, à présent, c'est le soleil. Quand il fait beau,

elle espère que le bon Dieu ne l'a pas encore abandonnée. Mais le soleil chaque jour monte moins haut, disparaît plus tôt derrière la montagne. L'automne redouble l'angoisse de la châtelaine...

Certaines distractions ne vont pas sans de fâcheuses suites. Pendant l'hiver de 1811 à 1812, qu'elle passa en bonne partie à Genève, M^{me} de Staël alarma ses amis, intrigua les curieux, par son teint jaune, ses traits tirés, sa taille épaissie. Comme on lui conseillait pour sa santé les promenades en voiture, elle regagna Coppet au tout premier printemps... En grand mystère, le 7 avril 1812, elle mit au monde un garçon. Elle avait quarante-six ans.

Moins bien informés que les policiers, qui envoyèrent à Paris des épigrammes sur « ce fécond génie » dont « jusqu'à son hydropisie, - rien n'est perdu pour la postérité », plusieurs intimes de Mme de Staël ignorèrent ce qui s'était passé, tant la pauvre femme prit de peine pour leur donner le change. Le nouveauné fut baptisé et mis en nourrice dans un village vaudois du pied du Jura; le médecin genevois Jurine le présenta au baptême, et lui prêta des parents fictifs.

Le père de cet enfant tardif était un jeune Genevois, blessé dans la guerre d'Espagne comme lieutenant de hussards français. John Rocca, poussé par le goût de l'aventure, avait en effet choisi le métier des armes : l'Empire ouvrait assez largement cette carrière à ceux dont la Révolution avait fait des

Français! Hardi cavalier, Rocca tint brillamment la campagne. Mais au printemps de 1810, il reçut deux balles dans un guet-apens de l'affreuse guérilla. Une famille espagnole, touchée de sa faiblesse, de son visage enfantin, de ses beaux yeux rêveurs, de toute son apparence séduisante et fragile, le soigna comme un fils; on lui apportait « des petits paniers de charpie parfumée et recouverte de feuilles de rose », on lui chantait des airs à la guitare. Puis le petit lieutenant fut rapatrié. Il rentra dans sa famille, à Genève, pâli, chancelant, une jambe raide. Quand il quittait ses béquilles et montait l'Andalou noir qu'il avait ramené d'Espagne, il retrouvait son intrépidité de jeune Centaure. Plus d'une fois, il termina de folles galopades, sur les rampes pavées et les escaliers du vieux Genève, sous les fenêtres de Mme de Staël. Lui plaire était son idée impérieuse. Pourquoi cet audacieux soldat, qui n'était point sot mais avait plus d'imagination que d'esprit, plus de caprices que de culture, s'éprit-il de la femme de lettres illustre, qui avait vingt ans de plus que lui? — Le cœur a ses raisons... « Je l'aimerai tellement, dit-il un jour, qu'elle finira par m'épouser. »

Son visage intéressant, son prestige de héros, sa fougue juvénile, sa ténacité l'emportèrent. Tout d'abord l'illustre Corinne ne prit pas ce galant au sérieux. Mais détachée de Benjamin Constant, privée d'autres chers amis, le cœur animé mais non satisfait par des aspirations religieuses assez vagues, elle trouva dans la passion de Rocca une occasion dernière d'être heureuse par le cœur. Elle l'aima comme une mère, puis avec la reconnaissance de la femme mûre pour l'amoureux qui la rajeunit, et connut enfin, avec lui et par lui, une sorte de bonheur inquiet qui mit de la douceur dans ses dernières années. Elle hésita longtemps, toutefois, à régulariser cette liaison. Les actes, que nous avons publiés, prouvent que M^{me} de Staël épousa John Rocca, le 10 octobre 1816, à la fin de son dernier automne à Coppet.

Remise, tant bien que mal, de l'événement qui ébranla définitivement sa santé, la châtelaine éprouva le besoin d'échapper, coûte que coûte, au cercle de feu de la persécution policière, à l'atmosphère de suspicion qui s'épaississait autour d'elle. Mais comment faire? Où aller? — On lui interdisait l'Italie, l'Angleterre. La Suède, patrie nominale de ses fils, terre d'élection de Bernadotte, lui paraissait un refuge acceptable. Mais il fallait passer par la Russie, au moment où Napoléon préparait sa marche sur Moscou. Des terreurs arrêtaient la malheureuse. Elle avait une peur horrible de la prison, le préfet du Léman la menaçant d'arrestation si elle s'enfuyait. Quand on a un agent secret sous son toit, un gendarme, peut-être, au bout de son avenue...

Son évasion préparée, fixée au 15 mai, une hési-

tation invincible l'arrêta.

« Déchirée par l'incertitude, je parcourus le parc de Coppet; je m'assis dans tous les lieux où mon père avait coutume de se reposer pour contempler la nature; je revis ces mêmes beautés des ondes et de la verdure que nous avions si souvent admirées ensemble; je leur dis adieu en me recommandant à leur douce influence. Le monument qui renferme les cendres de mon père et de ma mère, et dans lequel, si le bon Dieu le permet, les miennes doivent être déposées, était une des principales causes de mes regrets, en m'éloignant des lieux que j'habitais : mais je trouvais presque toujours, en m'en approchant, une sorte de force qui me semblait venir d'en haut. Je passai une heure en prière devant cette porte de fer qui s'est refermée sur les restes du plus noble des humains, et là mon âme fut convaincue de la nécessité de partir. »

Le samedi 23 mai 1812, après midi, elle monta en voiture, avec sa fille, son fils Auguste, Rocca. Ils étaient en costume de promenade; M^{me} de Staël tenait un éventail à la main; elle dit qu'ils seraient de retour pour le dîner. — « En descendant l'avenue de Coppet, en quittant ainsi ce château qui était devenu pour moi comme un ancien et bon ami, je fus près de m'évanouir; mon fils me prit la main... » —

La voiture disparut sur la route de l'Orient.



LORD BYRON



CHATEAUBRIAND





CHAPITRE VI

LES DERNIÈRES ANNÉES

« C'est ainsi que je fus obligée de quitter en fugitive deux patries, la Suisse et la France », écrit M^{me} de Staël dans les mémoires de son exil. Mais les persécutés, s'ils vivent assez longtemps, ont leur revanche. Le persécuteur eut son châtiment... En juillet 1814, la châtelaine, venant de Paris, rentrait dans son château de Coppet, fêtée par les habitants « avec des boîtes à tirer, et des fleurs et des couplets ».

Que de changements, en elle, autour d'elle, dans cette Europe qu'elle vient de parcourir en un immense voyage circulaire : Vienne, Moscou, Pétersbourg, la Finlande, — la Suède où elle a séjourné huit mois auprès de Bernadotte « le prince Charles-Jean », — Londres où elle a passé l'hiver de 1813 à 1814, dans le tumulte d'une apothéose : la cour, les pairs et les

communes, la société et les badauds ne se lassaient pas de voir, d'acclamer, d'inviter, parfois de railler un peu, la grande adversaire de Napoléon. L'Allemagne condamnée au pilon par le despote, reparaît à Londres : Byron dit que les brouillards opaques de cet hiver-là sont des brumes métaphysiques soulevées par cet ouvrage et les dissertations de son auteur! Bientôt, poursuivant dans sa retraite l'Empereur vaincu par les puissances alliées, le livre de Mme de Staël s'imprime aussi à Genève, puis, après l'abdication et le départ pour l'île d'Elbe, à Paris même. Au milieu de ces succès, - qui font d'elle un des personnages les plus célèbres de l'Europe, avec son adversaire abattu, Wellington et le tzar Alexandre, — Mme de Staël a cependant éprouvé une douleur nouvelle; son fils Albert, enrôlé dans la cavalerie suédoise, a été tué en duel, dans une ville d'eaux allemande où ce mauvais sujet s'était querellé pour une affaire de jeu avec d'autres officiers. De ses trois enfants, ce cadet était celui dont la perte devait être la moins cruelle à la sensible mère. Son autre grand enfant, son compagnon Rocca, lui cause de l'inquiétude; il dépérit, devient plus mince encore et diaphane. Aussi s'arrête-t-elle à peine quelques semaines à Paris, plein de grenadiers prussiens et de cosaques. Son salon y est le premier, pourtant, le plus puissant sur l'esprit de ceux qui vont refaire l'Europe. « Elle croyait, écrit Sismondi, si elle pouvait jamais habiter Paris, ne pas dépasser les barrières, et voilà que cet attrait de la Suisse qu'elle sentait, quoiqu'elle n'en voulût pas convenir, la rappelle déjà ». Donc M^{me} de Staël prend ses quartiers d'été à Coppet, en juillet 1814.

Elle n'y souffre plus de la solitude. « Toute l'Angleterre, la prude Angleterre, note un de ses hôtes, a été aux pieds de M^{me} de Staël pour jouir des charmes de son esprit, qu'elle a déployé avec luxe devant des auditeurs très capables de le bien sentir et juger ».

Il va en être ainsi, durant ces trois derniers étés. Les visiteurs affluent au château de Coppet. Les Anglais, auxquels Napoléon avait fermé le continent, se déversent par milliers sur les routes de France, passent à Genève, paraissent dans le salon de M^{me} de Staël.

La châtelaine cause, avec la même précision, la même verve chaleureuse, agitant, comme toujours, de sa belle main, un rameau de peuplier frais que remplaçait parfois un mince rouleau de papier. Mais son ton a changé. Elle parlait surtout d'amour et de morale. Maintenant la politique fait le sujet préféré des entretiens du château. Au moment du congrès de Paris, du congrès de Vienne, cette prédilection est assez naturelle. Mme de Staël s'en explique : « S'occuper de politique est religion, morale et poésie tout ensemble ». Ce mot, si caractéristique de cette femme et de ce moment, n'est pas certes un mot de poète; c'est une maxime d'idéaliste pratique, qui croit que tout ce qu'il y a de beau et de grand sera

« le résultat d'une bonne organisation sociale ». La religion ne se sépare pour elle ni de l'ordre social, ni de l'inspiration artistique. La nuit, quand elle ne peut dormir (ses nerfs sont ébranlés, et, depuis des années, elle abuse de l'opium) elle répète l'oraison dominicale... En religion comme en toute chose son libéralisme (son « latitudinarisme piétiste », dira son gendre) s'oppose à l'esprit de secte, rêve d'une conciliation : « Je crois dans une réformation de la Réformation, un développement du christianisme qui combinera ce qu'il y a de bon dans le catholicisme et le protestantisme, et qui séparera entièrement la religion de l'influence politique des prêtres 1 ».

Dans ce salon de Coppet, moins livré aux divertissements dramatiques ou frivoles, au milieu des familiers suisses, des étrangers nombreux mais anonymes, des hôtes inattendus paraissent. Ainsi, le roi Joseph, qui s'est établi au château de Prangins; fugitif du trône d'Espagne, il ne craint pas de visiter, en 1814, dans sa retraite souveraine la grande adversaire de son frère Napoléon. Il est vrai que Joseph Bonaparte est pour elle un ancien ami; en 1803, il avait tenté de protéger M^{me} de Staël contre les rigueurs du Premier Consul. Du reste, cette femme généreuse ne poursuit pas les vaincus. Apprenant un jour que des assassins, soudoyés par des ennemis de l'Empereur déchu, s'embarquent pour l'île d'Elbe,

¹ Lettre de 1815, à M^{mo} de Gérando, citée par A. Stevens, Madame de Staël, a study of her life and times, t. II.

la dame de Coppet court à Prangins pour avertir Joseph et prétend voler elle-même au secours de Napoléon! Il est presque certain que, pendant les Cent-Jours, elle ne repoussa pas l'idée d'un ralliement à l'Empire libéral.

Cependant, lorsqu'elle apprit à Paris, où elle avait passé l'hiver, le débarquement de l'Empereur, en mars 1815, M^{me} de Staël se hâta de revenir chercher à Coppet la sécurité. Elle avait besoin de cet asile. Avant la menace du retour de l'île d'Elbe, elle écrivait déjà à sa cousine : « Je regrette Coppet même pour sa solitude ». John Rocca, miné par sa maladie de poitrine, n'avait plus la force de participer aux réceptions de chaque soir. La campagne convenait mieux à la santé des corps et à celle des âmes.

La prodigieuse aventure des Cent Jours dénouée par le coup de théâtre de Waterloo ne laissa pas d'ébranler puissamment celle pour qui la forme politique et sociale de l'Europe était la condition de toute vie spirituelle. Le canton de Vaud subissait le contre-coup de ces événements, obligé qu'il était de se défendre des prétentions de Berne. A Coppet, à Lausanne où elle s'établit quelque temps pour attendre l'issue de la dernière campagne de Napoléon, M^{me} de Staël ne trouva donc cette année qu'une sécurité troublée. Mais bientôt la vie de château reprit son train, les visiteurs, les voyageurs affluèrent de nouveau, commentant le second retour des Bourbons, l'embarquement pour Sainte-Hélène.

L'automne venu, la santé de Rocca décida la châtelaine à passer la mauvaise saison en Toscane. Ayant obtenu enfin du roi le remboursement partiel du gros capital que M. Necker avait jadis abandonné au trésor de France, M^{me} de Staël peut exécuter un projet longuement caressé: elle marie sa fille au duc Victor de Broglie. Le mariage mixte est célébré à Pise en février 1816. En juin, toute la famille rentre à Coppet.

Les événements de 1815 avaient resserré les liens de la châtelaine avec le canton de Vaud et ses chefspolitiques. En 1816, elle reste à Coppet, elle reçoit surtout des Genevois, elle inspire et groupe les libéraux qui font opposition au gouvernement réactionnaire du nouveau canton. Coppet accueille également tous les hôtes étrangers de Genève. Les Anglais sont plus nombreux que jamais, mais on voit aussi des Allemands, des Russes, des Polonais, des Grecs. Lord Byron fréquente Coppet avec son compagnon Hobhouse.

George Gordon lord Byron avait vingt-huit ans, un port de maître malgré sa boiterie qu'il dissimulait de son mieux, le visage superbe d'un jeune héros. Il portait l'auréole du génie avivée par l'éclat du scandale. Sa forfanterie, ses libres critiques de l'Angleterre, ses désordres voyants, le bruit de ses vices réels ou supposés, tous ses torts d'homme exceptionnel avaient soulevé contre lui, à l'occasion de son récent divorce, l'opinion de sa prude patrie. Toutes

les femmes se déclaraient ses ennemies, sauf celles qui attachent plus de poids à la poésie qu'au vice et celles qui ont des raisons de ne pas redouter les écarts du cœur. Lorsqu'il entra dans le salon de Coppet, une vieille romancière anglaise, Mrs Hervey s'évanouit « comme si elle avait vu Sa Majesté satanique ». Byron occupait près de Genève la villa Diodati, voisinait avec Shelley, subissait l'amour de Jane Clairmont. Hautain et timide, il affectait de faire peu de cas des poèmes qu'il composait avec tant de facilité; il parlait plus volontiers de ses exploits de nageur et de cavalier.

M^{me} de Staël l'agaçait quand elle parlait politique. L'avant entendue, à Londres, en 1813, endoctriner à table des parlementaires stupéfaits, il redoutait la compagnie de « cette dame qui écrit des in-octavos et parle des in-folios ». Mais, depuis, elle avait pris la part la plus généreuse à la querelle de lord et de lady Byron et tenté de les réconcilier. L'égoïste dut reconnaître qu'elle « était la meilleure créature du monde ». Dans les notes d'un de ses poèmes, Byron loua un chapitre de l'Allemagne. Mme de Staël remercia l'auteur de Lara et de la Fiancée d'Abydos en le nommant « le premier poète de son temps ». Sûr, après cet encens, du bon accueil de la châtelaine, il n'eut pas à regretter, malgré la réserve de quelques commensaux, son passage sur le terrain neutre et dans l'atmosphère libérale de Coppet. Il trouva que Mme de Staël avait rendu sa demeure « aussi agréable

que lieu sur terre puisse le devenir par la société et le talent 1 ».

Byron put y rencontrer le baron de Stein, qui gagnait l'Italie pour ne pas assister à la réaction en Allemagne, lord Lansdowne, lord Breadalbane, Frédéric-César de Laharpe, libéral vaudois et inspirateur du tzar Alexandre, et « un jeune Italien plein d'esprit et de vie » : c'était Pellegrino Rossi, qui devint bientôt citoyen genevois et député à la diète suisse, puis Français chargé d'honneurs par Louis-Philippe, enfin ministre du pape Pie IX, pour le service duquel il fut assassiné.

Le compagnon de Byron, Hobhouse, plus difficile que son ami, fut surpris de ne pas trouver au château de Corinne plus de luxe et de belle ordonnance. Le salon lui paraît en désordre, la salle à manger trop petite. Trop petite évidemment pour tous ceux qui s'y mettent à table, lords et ladies, altesses allemandes, maréchales de l'Empire; et tous les vieux amis... Rocca doit ménager sa voix défaillante. M^{me} de Staël et Schlegel discutent et disputent. La duchesse de Broglie découpe le rôti.

L'été suivant, Stendhal qui passe à Genève, recueille l'écho de ces illustres réunions :

« On me raconte qu'il y a eu, cet automne, sur les bords du lac la réunion la plus étonnante; c'étaient les états généraux de l'opinion européenne. Pour

¹ Lady Blennerhassett, *Madame de Staël*, t. III, p. 530, 667 ss.



JOHN ROCCA (Second mari de Madame de Staël)



que rien n'y manquât, on y a vu jusqu'à un roi, qui peut-être y a pris quelques leçons de savoir-vivre. Ai-je besoin de nommer le personnage étonnant qui était comme l'âme de cette grande assemblée? A mes yeux, ce phénomène s'élève jusqu'à l'importance politique. Si cela durait quelques années, les décisions de toutes les académies de l'Europe pâliraient. Je ne vois pas ce qu'elles ont à opposer à un salon où les Dumont, les Bonstetten, les Prévot, les Pictet, les Romilly, les de Broglie, les Brougham, les de Brême, les Schlegel, les Byron discutent les plus grandes questions de la morale et des arts devant mesdames Necker-de Saussure, de Broglie, de Staël.

« Les auteurs écriraient pour être estimés dans le salon de Coppet. Voltaire n'a jamais rien eu de pareil. Il y avait sur les bords du lac six cents personnes des plus distinguées de l'Europe: l'esprit, les richesses, les plus grands titres, tout cela venait chercher le plaisir dans le salon de la femme illustre que la France

pleure 1. »

Au milieu cependant de ces grandeurs de la société

¹ Stendhal, Rome, Naples et Florence, éd. Champion, t. II, p. 285. Le roi qu'on a vu à Coppet ne peut être que Joseph Bonaparte. Expulsé de Suisse au moment du retour de l'île d'Elbe, il ne fréquenta pas la maison de M^{me} de Staël en 1816; mais il est visible que Stendhal rapporte à « cet automne » tous les souvenirs des derniers étés de Coppet qu'il recueille à Genève, au lendemain de la mort de M^{me} de Staël. Pour les noms des Genevois qu'il cite avant ceux des étrangers célèbres, cf. Madame de Staël et la Suisse. Je dois la référence exacte de ce passage de Stendhal et l'indidication de ses variantes à un stendhalien éminent, M. Ch. Simon.

MADAME DE STAEL

et de l'esprit, la châtelaine éprouve de l'angoisse. A la fin de cet été de 1816, brillant pour sa maison, mais pluvieux, glacé, qui condamne les campagnards à la disette, M^{me} de Staël se recueille. Elle épouse secrètement John Rocca; elle rédige son testament. Un pressentiment l'anime. Le 16 octobre, elle monte dans sa berline de voyage et, de la route qui franchit le Jura, voit pour la dernière fois les toits de Coppet, les arbres qui dissimulent le tombeau de son père.





CHAPITRE VII

LE REPOS DE Mme DE STAËL

A la fin de l'hiver 1817, à Paris, M^{me} de Staël fut brusquement atteinte d'un mal inexorable. Alitée, son esprit lutta contre la paralysie qui, par degrés, s'emparait d'elle. Le matin du 14 juillet, elle ne se réveilla plus.

Ses enfants exécutèrent ses dernières volontés. On embauma son corps. Puis on ramena, par petites étapes, à Coppet, celle qui avait voulu reposer auprès

de ses parents.

Le 26 juillet 1817, la voiture funèbre tendue de noir, escortée d'Auguste de Staël et de Guillaume Schlegel, arriva dans la cour du château. M. et M^{me} de Broglie étaient là depuis la veille avec Rocca et M^{11e} Randall, une Anglaise qui avait passé de longues années dans la familiarité de la défunte

châtelaine. Le cercueil attendit dans la maison le jour des obsèques.

Elles eurent lieu le 28 juillet, avec une assistance très nombreuse. Il y eut des curieux sans doute, et cette foule de gens qui viennent par convenance ou parce qu'ils se croient nécessaires. Mais les parents et les intimes n'étaient pas seuls affligés. Beaucoup comprenaient la perte que la France et la Suisse faisaient par la mort de cette femme qui tenait à ces deux pays par sa naissance, son talent, sa vie, par les affections de son cœur.

M. Samuel Barnaud, pasteur de la paroisse de Commugny et Coppet, fit le culte mortuaire. Albertine de Broglie et M^{11e} Randall se tenaient à genoux devant le cercueil. Les parents, les amis pleuraient.

Puis le cortège se forma dans la cour. Le fils et le gendre de la défunte conduisaient le deuil. Les membres de la municipalité de Coppet portaient le cercueil pour honorer la mémoire de la bienfaitrice des pauvres.

Le mausolée est à une minute du château. Le cortège s'arrêta à l'entrée de l'enclos. Auguste de Staël et M. de Broglie, avec quatre hommes qui portaient la bière, pénétrèrent dans le monument et déposèrent la dépouille de M^{me} de Staël auprès du corps de ses parents.

Des légendes se sont formées autour de ce tombeau. Sans doute parce qu'il est inaccessible aux visiteurs, parce qu'il abrite trois personnes célèbres. Mais les volontés dernières de M^{me} Necker, exécutées par son époux docile, ont fourni par leur bizarrerie un aliment à l'imagination publique.

On sait que Suzanne Curchod avait voulu être conservée dans l'alcool avec son mari. Nous avons rappelé ses obsèques et celles de M. Necker. Certains racontent qu'on renouvelait périodiquement le liquide de cette sépulture de famille. La verve railleuse du peuple de Genève a même fait, dit-on, de macabres anecdotes sur ce bain et cette eau-de-vie.

Ce ne sont que légendes, d'un goût douteux. Nous n'avons pas de raison de mettre en doute le témoignage du duc de Broglie. Quand il prépara, en 1817, les funérailles de M^{me} de Staël, il fit percer en sa présence et par un seul ouvrier, la porte murée du monument.

« La chambre sépulcrale était vide, raconte-t-il, dans ses Souvenirs; au milieu, la cuve de marbre noir, encore à moitié remplie d'esprit-de-vin. Les deux corps étaient étendus, l'un près de l'autre, et recouverts d'un manteau rouge. La tête de M^{me} Necker s'était affaissée sous le manteau; je ne vis point son visage; le visage de M. Necker était à découvert et parfaitement conservé. Je ne confiai à personne la clé de l'enclos qui entourait le monument et préposai un homme sûr en sentinelle, pour éviter toute indiscrétion curieuse. »

Le 28 juillet 1817, on déposa le cercueil de M^{me} de Staël au pied de la cuve de marbre, puis on mura la

porte d'entrée, qui ne doit pas avoir jamais été rouverte.

Suivant en tout les minutieuses directions de sa femme, M. Necker, pour empêcher que la sépulture ne tombât un jour en des mains étrangères, avait donné le terrain qui l'entoure à la commune de Coppet, avec une rente hypothéquée, sous la charge d'entretenir le monument à perpétuité. Cette rente enrichit chaque année la caisse des pauvres du lieu. Les descendants de Mme de Staël entretinrent discrètement la petite futaie de charmes, bordée de peupliers, enceinte d'un haut mur rectangulaire, au milieu de laquelle se dissimule le petit bâtiment en blocs de pierre grise, à demi recouvert de lierre. Parfois, après une nuit de tempête, on trouve un des grands arbres, un des derniers sapins mêlés à la futaie, renversé par le vent du lac. Ce sont les seuls événements, les seuls éclats de l'enclos silencieux. Plusieurs tombes de famille sont groupées autour du mausolée : des enfants et petits-enfants de Mme de Staël, qui ont voulu dormir leur dernier sommeil auprès d'elle, au temps où la loi vaudoise, qui interdit les cimetières particuliers, n'était pas encore inflexible.

Le mausolée gris garde son secret, sous sa voûte de pierre, derrière sa porte de fer triplement scellée. Au-dessus de cette porte, au fronton de l'édifice, M^{me} de Staël avait fait placer un bas-relief de marbre blanc que le temps n'a pas dégradé. La tradition attribue à Canova (mais peut-être est-il de l'Alle-

mand Tieck) ce morceau d'une technique élégante et d'une certaine grandeur de dessin. On y voit une femme qui pleure sur un tombeau; c'est M^{me} de Staël; son père, attiré vers le ciel par M^{me} Necker, se retourne pour lui faire un signe d'adieu. Les visages des parents sont d'assez nobles et fins portraits. Ce rectangle de marbre blanc est la seule part de l'art en ce grave séjour.

Parfois un promeneur, étonné de ce petit bois si sévèrement enclos au milieu des champs cultivés, se hisse au faîte de la muraille en s'aidant du tronc d'un des quelques arbres extérieurs. Au milieu de la futaie et de la masse des buissons, il entrevoit seulement un petit toit fourré de lierre. Il n'entend que l'appel d'un oiseau, que le bourdonnement des insectes dans les rais de soleil....

En 1832, Chateaubriand séjournait à Genève, avec sa femme, et M^{me} Récamier. Il visita Coppet; au retour, il ajouta aux illustres *Mémoires* une page mélancolique qui s'achève sur de somptueux accords:

« Le château était fermé; on m'en a ouvert les portes; j'ai erré dans les appartements déserts. Ma compagne de pèlerinage a reconnu tous les lieux où elle croyait voir encore son amie, ou assise à son piano, ou entrant, ou sortant, ou causant sur la terrasse qui borde la galerie; M^{me} Récamier a revu la chambre qu'elle avait habitée; des jours écoulés ont remonté devant elle : c'était comme une répétition de la scène que j'ai peinte dans René... Du

château, nous sommes entrés dans le parc; le premier automne commençait à rougir et à détacher quelques feuilles; le vent s'abattait par degrés et laissait ouïr un ruisseau qui fait tourner un moulin. Après avoir suivi les allées qu'elle avait coutume de parcourir avec M^{me} de Staël, M^{me} Récamier a voulu saluer ses cendres. A quelque distance du parc est un taillis mêlé d'arbres plus grands, et environné d'un mur humide et dégradé. Ce taillis ressemble à ces bouquets de bois au milieu des plaines, que les chasseurs appellent des remises: c'est là que la Mort a poussé

sa proie et renfermé ses victimes.

« ... Je ne suis point entré dans le bois; Mme Récamier a seule obtenu la permission d'y pénétrer. Resté assis sur un banc devant le mur d'enceinte je tournais le dos à la France et j'avais les yeux attachés, tantôt sur la cime du Mont Blanc (?!), tantôt sur le lac de Genève : les nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura; on eût dit une gloire qui s'élevait au-dessous d'un long cercueil. J'apercevais, de l'autre côté du lac, la maison de lord Byron, dont le faîte était touché d'un rayon du couchant; Rousseau n'était plus là pour admirer ce spectacle, et Voltaire, aussi disparu, ne s'en était jamais soucié. C'était au pied du tombeau de Mme de Staël, que tant d'illustres absents sur le même rivage se représentaient à ma mémoire : ils semblaient venir chercher l'ombre de leur égale pour s'envoler au ciel avec elle et lui faire cortège pendant la nuit. Dans ce moment, Mme Récamier, pâle et en larmes, est sortie du bocage, funèbre elle-même comme une ombre. Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la



CHAMBRE DE Mme DE STAEL A COPPET



vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur, inconnu, où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimé. »

Celle qui n'avait pas connu le repos pendant le demi-siècle de sa vie, depuis cent ans et plus repose aux pieds de ses parents. En tête du testament que ses enfants ouvrirent le lendemain de ses obsèques, et qui comblait de bienfaits tous ses proches, ses familiers, traitant avec une générosité particulière son mari Rocca et leur fils Alphonse, elle avait écrit:

« Je recommande mon âme à Dieu, qui m'a comblée de biens dans ce monde et qui m'en a comblée dans la main de mon père, à qui je dois ce que je suis et ce que j'ai et qui m'aurait épargné toutes mes fautes si je ne m'étais jamais détournée de ses principes. Je n'ai qu'un conseil à donner à mes enfants, c'est d'avoir en tout présents à l'esprit la conduite, les vertus et les talents de mon père, et de tâcher de l'imiter chacun suivant leur carrière et selon leurs forces. Je n'ai connu dans ce monde personne qui ait égalé mon père, et chaque jour mon respect et ma tendresse pour lui se sont gravés plus profondément dans mon âme. La vie apprend beaucoup, mais pour toutes personnes qui pensent elle rapproche toujours plus de la volonté de Dieu; non que les facultés s'affaiblissent, mais au contraire parce qu'elles s'augmentent. »

Par la volonté de la châtelaine qui, à l'heure de mourir, affirmait une fois de plus son amour filial, Coppet devint après elle comme un sanctuaire des sentiments de famille.

Son fils Auguste de Staël épousa en 1826 une Genevoise, M¹¹e Adèle Vernet. Il mourut brusquement l'année suivante, laissant un fils qui le suivit bientôt dans l'enclos du mausolée. John Rocca avait passé sans bruit dans le monde des ombres, quelques mois après son illustre femme. Leur fils Louis-Alphonse mourut sans postérité en 1842. La duchesse de Broglie fut enlevée trop tôt à l'affection des siens et de tous ceux que retenaient autour d'elle son charme et ses pieuses vertus.

Lamartine avait débuté à Paris dans son salon et se déclarait « fier et heureux de contempler dans la fille de M^{me} de Staël une émanation de son génie ¹ ». En attendant de célébrer en 1841 dans le Ressouvenir du lac Léman la glorieuse victime des persécutions impériales (« Mais mon âme, ô Coppet, s'envole sur tes rives... »), le poète des Méditations et des Recueillements déploya toutes les ressources de son lyrisme d'apparat en un Cantique sur la mort de Madame la duchesse de Broglie (novembre 1838):

¹ Lamartine par lui-même, p. 101; c'est un des multiples passages où le poète proclame son admiration pour M^{me} de Staël dont il a été un des disciples les plus déclarés. Quant à son récit suivant lequel il aurait aperçu M^{me} de Staël et M^{me} Récamier passant sur la route de Coppet, en 1815, il est certainement enjolivé, comme tous ses récits. Cf. Mémoires inédits p. 316, et dans les Recueillements, « Entretien avec le lecteur ».

Elle était née un jour de largesse et de fête, D'une femme immortelle au verbe de prophète; Le génie et l'amour la conçurent d'un vœu! On sentait, à l'élan que retenait la règle, Que sa mère l'avait couvée au nid de l'aigle Sous une poitrine de feu.

Les palpitations de l'âme maternelle Au delà du tombeau se ressentaient en elle; Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon; Un élan naturel l'emportait vers les cimes Où la création donne aux âmes sublimes Les vertiges de la raison.

Dès qu'un seul mot rompait le sceau de ses pensées, On les voyait monter, vers le ciel élancées, Jusqu'où monte au Très-Haut la contemplation. Son œil avait l'éclair du feu sur une armure, Et le son de sa voix vibrait comme un murmure Des grandes harpes de Sion ¹.

Peu avant sa mort, M^{me} de Broglie écrivait à sa fille M^{me} d'Haussonville :

« Coppet, 15 juillet 1837.

« ... Il faut que je te dise qu'une phrase de tes lettres m'a fait de la peine. Tu me dis : « Je ne trouve pas comme toi que Coppet ait gagné au change »... Comment pouvais-je trouver en totalité qu'il ait gagné au change ? Il est trop sûr que j'en regrette ce qui en faisait l'ornement. Îl est trop sûr aussi que si l'on pouvait réunir à Coppet le mouvement d'esprit et d'intelligence le plus animé, avec la piété, ce qui serait certainement arrivé si mon frère avait vécu,

¹ Le Ressouvenir a été recueilli dans les Premières méditations, ce cantique dans les Recueillements.

et probablement aussi si ma mère avait vieilli, parce qu'elle s'approchait toujours plus de Dieu, il est trop sûr que cela vaudrait mieux que tout. »

Et dans une lettre suivante :

« Je crois que le Coppet d'autrefois, bien que disposé au sentiment religieux, était encore bien loin cependant de rendre à Dieu tout ce qui lui appartient. Il y avait beaucoup trop de mélange; ma mère le sentait plus que personne, car elle me disait : « Ce n'est pas une atmosphère bonne pour ton âge »; et en effet, je dois à cette vie trop mondaine et trop agitée, la difficulté d'être heureuse que j'ai à peine vaincue à l'heure qu'il est. Ma mère elle-même était bien peu heureuse, parce que ses grandes facultés n'étaient pas encore entièrement réglées et soumises par la foi qu'elle avait. Elle le sentait bien, et je relisais l'autre jour des lettres d'elle à Mme Necker où elle lui parle du mal qu'elle se fait à elle-même par le besoin de mouvement. Elle s'était de plus en plus calmée, et sûrement, si elle avait vécu, il ne manquerait plus rien à Coppet¹. »

La veuve d'Auguste de Staël partageait le sentiment pieux de M^{me} de Broglie. Propriétaire du château, M^{me} de Staël-Vernet fut, jusqu'en 1876, la bonne dame de Coppet, inspirant, par son aimable mérite, à ceux qui l'approchèrent, une sympathie fort différente à coup sûr de l'admiration que son illustre belle-mère faisait naître par ses facultés uniques. Ceux qui ont connu la dernière baronne de Staël ne

¹ Duchesse de Broglie, Lettres (1814-1838), p. 265, 277.

AU CHATEAU DE COPPET

sont plus fort nombreux, et son souvenir ne tardera pas sans doute à se confondre dans celui de la grande M^{me} de Staël, qui vécut avec trop d'intensité pour mourir tout entière. Son esprit et son cœur ont jeté tant de flammes qu'elle est comme ces étoiles qui nous éclairent longtemps encore après qu'elles se sont éteintes.





Conclusion

L'ESPRIT DE COPPET

A Coppet, le paysage n'exerce pas sur le voyageur, sur l'habitant, un empire indiscret, il ne force pas l'admiration. Il n'est pas, comme dans les Alpes ou sur le coteau de Montreux, l'éclatant décor d'une idylle pathétique, d'un drame à grandes effusions. La nature déploie, en vastes plans horizontaux, une beauté claire, un peu monotone. Elle entoure l'homme et ses demeures sans les enserrer ni les dominer. Elle se tient là, toujours présente, jamais voyante ou tumultueuse, comme une confidente qui vous offre une distraction, un asile, mais vous aide mieux encore à suivre votre pensée, à lire dans votre cœur.

Coppet se tient au bord de la terre, que ses petits bourgeois cultivent, au bord du Léman qui nourrit ses pêcheurs. Ce lac est un large fleuve, souvent gris sous la brume d'automne ou quand la « bise noire » chasse devant elle les nuages et les vagues serrées et dures, souvent bleu comme un golfe dont les eaux rejoignent la grande mer latine. Les Alpes en demicercle dessinent un vaste horizon, bandes dentelées, vertes, grises et bleues, déroulées à la marge du ciel. Le Mont Blanc lui-même abdique, se dissimule derrière un humble chaînon. Rien n'encombre, rien ne tyrannise cette nature ouverte; les vents passent librement; l'esprit souffle où il veut...

L'esprit de Coppet...

C'est l'esprit de Mme de Staël, un peu contenu, contraint parfois mais aussi nourri, aiguillonné, dirigé par ces gens qui l'entourent dans son château, ses proches, ses amis, ses hôtes. Elle les charme, les inspire, les gouverne. Mais, femme par le cœur et par les nerfs, femme aussi par l'intelligence, quoi qu'on ait dit de son cerveau viril, elle a besoin de ces hommes distingués, de leur fermeté pour affermir son courage, de leur présence, de leur attention. Grande artiste de la parole improvisée, elle a besoin d'une idée qui la soutienne, d'un premier mot qui la mette en mouvement. Femme de lettres, elle a besoin de consulter ces historiens, ces hommes d'Etat, ces économistes, ces érudits, de leur emprunter les faits, les linéaments de systèmes, le canevas qu'elle est capable d'éprouver et de couvrir d'une originale broderie mais que, femme du monde, formée dans

les salons et par la conversation, elle ne saurait tisser

par ses propres moyens.

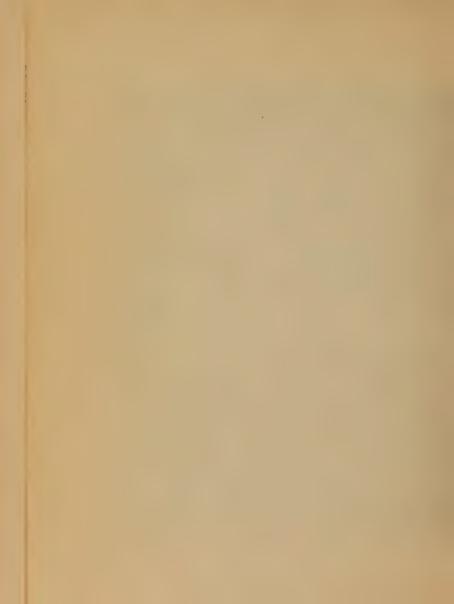
Ces hôtes sont-il toujours selon son cœur? — Une reine subit sa cour et l'étiquette. La châtelaine accepte son milieu; malgré ses incartades qui scandalisent les prudes et qui amusent les indulgents et les blasés, elle tient trop à la société, elle est trop femme de salon pour repousser tous les fâcheux, pour éviter les contradicteurs, les adversaires. A son insu, dans les troubles de la Révolution et la persécution de l'Empire, il lui arrive, nous l'avons vu, de donner asile à un traître, de réchauffer un serpent à son foyer. Mais la bonté d'un cœur qui comprend parce qu'il aime lui fait parfois ouvrir sa porte à des femmes qui ne sentent point comme elle, à des hommes qui servent des causes et des intérêts qu'elle déteste.

Ceux-là cependant sont des corps étrangers, ils passent au château, ils n'y demeurent guère. Les habitués, les amis sont des sujets ou des associés, liés à la châtelaine par un tacite contrat. Ils font acte de présence et d'audience; ils possèdent ce fonds de distinction et de manières sans quoi il n'y a pas d'accueil dans une maison noble; on ne leur pardonnerait pas d'être dénués de sensibilité, de rester de glace quand la châtelaine s'émeut, de sourire quand elle pleure et répand sa souffrance en paroles enflammées.

« J'ai toujours été la même, vive et triste, dit-elle à son lit de mort; j'ai aimé Dieu, mon père, et la



CHAMBRE DE Mme RÉCAMIER A COPPET



liberté. » Un mot dirigé contre une de ces trois divinités serait le blasphème qui fait chasser le profane du temple, le péché contre le Saint Esprit pour lequel il n'y a pas de pardon. Ces trois idoles cependant ne sont pas sur le même autel. Dans le tourbillon de Coppet, il put arriver qu'un malavisé vantât le despotisme, qu'un imprudent mît en doute l'excellence ou l'existence d'un Dieu. Je n'imagine pas qu'aucun s'y soit risqué impunément à parler de M. Necker avec sévérité, avec irrévérence!

L'esprit de Coppet est libre. Il n'est pas anarchique. Il n'est révolutionnaire que dans la mesure où il était naturel et raisonnable d'approuver les indéniables conquêtes d'une Révolution, cruelle, aveuglée, mais inévitable et féconde. A Coppet on critique; il arrive qu'on rie et qu'on raille, parce que la société polie ne se passe pas du rire et des pointes satiriques. Mais quand la châtelaine s'est défaite, par la souffrance et la maturité, des prétentions et des dédains qui choquèrent certains témoins de son orageuse jeunesse, quand elle est pleinement elle-même et qu'elle donne le ton, l'esprit de Coppet est le contraire du dénigrement, du persiflage, de la négation, de la démolition. Il invente peu. Il conserve avec prudence plus d'éléments de l'édifice politique et littéraire qu'il ne le croit lui-même. Avec ces matériaux éprouvés par le temps, il reconstruit. C'est l'honneur de la châtelaine de Coppet et de son cercle, au milieu des écroulements et des reconstructions

téméraires et factices comme l'Empire universel de Napoléon, d'avoir fait œuvre positive et d'avoir fait œuvre généreuse.

Un poète admirable mais trop calculateur peut affirmer aujourd'hui que l'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain. L'auteur du Traité des passions, de Corinne, et de l'Allemagne n'ouvre évidemment pas la voie à Mallarmé ni à Paul Valéry. L'intelligence chez elle, si elle n'est pas galvanisée par l'étincelle du génie, obéit trop facilement peutêtre aux appels impérieux du cœur. Mme de Staël se soumet à l'enthousiasme; elle agit, elle pense, elle écrit sous l'impulsion de cette vague. Son esquif en est ballotté, comme il est secoué par les coups de la destinée. La vague dans le cœur... le vague à l'âme... le vague dans l'esprit et dans les écrits...? — Il faudrait le don du style, le génie des rythmes et des images pour que l'enthousiasme de cette grande passionnée produisît une œuvre d'une beauté aussi durable que celle de l'enchanteur Chateaubriand. Mais si cette ferveur aujourd'hui parfois nous laisse froids quand nous lisons ses ouvrages, convenons que plus d'une de ses pages en est encore toute chaude et tout éclairée. Convenons surtout que son intelligence, animée par cet enthousiasme parfois importun, a su de mieux en mieux se servir de ce bouillonnement intérieur, canaliser cette source confuse, la clarifier et la diriger. Dans l'Allemagne, malgré des illusions, des erreurs d'information et de perspective, dans

les Considérations sur la Révolution française, l'intelligence s'affirme, associant à sa victoire la sensibilité généreuse.

L'esprit de Coppet tient un juste compte des faits d'expérience. Il n'a rien de chimérique. Il a peu de fantaisie. Il est abstrait, comme les maîtres de Mme de Staël, les idéologues du XVIIIe siècle. C'est pourquoi Napoléon déteste cet esprit et persécute cette femme. lui le grand réaliste visionnaire. Mais n'oublions pas que les idéologues étaient des sensualistes, que leur spéculation rationnelle et logicienne se fondait en dernière analyse sur la connaissance de la nature telle que nos sens la perçoivent. La dame de Coppet croit aux idées, à leur puissance. Elle croit que ce sont les institutions, les lois, qui font les hommes, et qu'un esprit juste, armé de bons principes, est capable à lui seul de gouverner et d'organiser. Intellectualiste, elle n'est pourtant pas cérébrale. Elle a plus d'intuition que de logique. Elle ne construit pas ses ouvrages en suivant la chaîne du raisonnement. Elle applique au livre qu'elle compose les habitudes de la conversation. Elle parle les chapitres de l'Allemagne avant de les jeter sur le papier, tout animée encore des suggestions, des contradictions, du magnétisme de son grand partenaire Benjamin Constant, de Schlegel, de Sismondi, de tant d'autres interlocuteurs.

Son tempérament, qui dirige d'une manière si capricieuse et si despotique à la fois son cœur et sa vie de femme, ne laisse pas de marquer aussi son

esprit. Sa prose n'a pas cette résonance matérielle, ne retient pas ce goût de chair que nous apprécions dans les ouvrages des sensuels, des gourmands qui savent écrire. Elle est trop calviniste, trop entraînée à l'échange brillant des paroles, au débat des idées, trop entichée de politique, de théories, trop persuadée des beautés de la mélancolie. Mais la chaleur de son tempérament gagne son esprit par le canal de l'enthousiasme. Chez cette hypocondre, si souvent révoltée, éclatant en imprécations, en plaintes, dès que la société résiste à ses caprices ou que la destinée gêne ses multiples passions, la vitalité profonde du corps et de l'esprit soulève tant de tristesses, brise tant de résistances, s'exprime en optimisme, en confiance dans le progrès, en amour de l'humanité. Car l'ardente effusion de son enthousiasme n'est pas un jeu stérile, un vain épanchement. Mme de Staël croit à la mission des sociétés humaines, parce qu'elle dirige, dans sa maison, une société et qu'elle se veut capable d'agir sur la forme et la destinée des Etats. Elle a foi dans la puissance de la pensée, parce que les idées sont dociles à sa parole souveraine et qu'elle voit ses auditeurs enchantés se rendre à ses raisons. Elle sait le prix de l'amour et de l'espérance, parce qu'elle éprouve la brûlure de la passion et la souffrance du désir qui ne trouve pas ici bas son assouvissement.

Le philosophe Ballanche, pour distraire son amie

M^{me} Récamier des assiduités de Chateaubriand avait imaginé, nous rapporte M. Herriot, de la faire collaborer à un ouvrage sur Coppet et sur la châtelaine récemment disparue. Il avait tracé l'ébauche de cette étude et en expliquait ainsi l'idée maîtresse à la belle Juliette :

« Coppet dans cette donnée, serait le berceau de la société nouvelle. Cette frontière des idées allemandes et des idées françaises, des sentiments allemands et des sentiments français serait aussi la frontière des idées anciennes et des idées nouvelles, des sentiments anciens et des sentiments nouveaux... C'est là aussi que l'on trouvera la fin du règne classique et le commencement du règne romantique. Le personnage de M^{me} de Staël aura alors toute son importance historique. Nous finirons par avoir une peinture assez complète et vraie des temps singuliers où nous vivons. »

Temps singuliers que ceux où Louis XVIII remplaçait Napoléon sur le trône de France, temps plus troublés que notre après-guerre; on avait faim, et l'esprit comme le corps cherchait anxieusement l'entretien et les certitudes. On se sentait sur la frontière de deux époques, bien peu de gens ayant la naïveté de croire que le retour des Bourbons restaurait vraiment une tradition brisée par les plus grands bouleversements. A Paris, on assistait à l'avènement d'un temps nouveau. Mais à Coppet, on se sentait loin de Paris, à la périphérie des pays français, et l'ex-

pression de frontière y prenait sa pleine signification, géographique, politique, morale et littéraire.

Les nationalismes peuvent considérer les frontières comme des marches de combat, exposées aux invasions de l'esprit étranger, comme des zones vulnérables et corruptibles. Mais qui s'enferme au cœur d'un pays et s'enveloppe dans la tradition nationale comme d'une robe fourrée, n'échappe pas au progrès du temps, n'est pas à l'abri de ces fièvres de croissance, de ces crises de renouvellement qui trouvent leur germe dans les organes profonds et non seulement dans les contagions extérieures. Il arrive que le mal ronge un corps politique et social dans ses œuvres vives et que le soulagement, la guérison, lui vienne du dehors, par le courant des échanges de peuple à peuple, par le contact avec des voisins, sinon plus sains, mais différents. Un changement d'air guérit les affaiblis, un paysage nouveau distrait les obsédés.

« L'échancrure de Genève et de Coppet » dénoncée sur le mode indigné par les polémistes d'Action française, n'a pas été fatale à la France. Elle a permis, entre la France, les pays germaniques et l'Italie, des échanges bienfaisants pour tous. Bienfaisants parce qu'ils furent pacifiques : les guerres naissent de l'ignorance et des préjugés, non d'une meilleure connaissance mutuelle. Bienfaisants parce que féconds. Le romantisme, en France, en Italie, n'a pas corrompu la pureté nationale. Il a mis fin à un classi-

cisme exténué; sur ces ruines, il a semé, il a fait fleurir des œuvres magnifiques. Il faut avoir le goût de la mort et de la corruption pour reprocher aux précurseurs du romantisme d'avoir préparé cette renaissance sur un sol épuisé. — Si Mme de Staël écouta la leçon de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, la leçon de la Suisse, elle ne fut ni la première, ni la seule. Française de langue et d'éducation latine, élevée à Paris par son père Genevois et sa mère Vaudoise, Coppet qui n'a rien que de romand ne put nullement la germaniser. Son milieu lui donna tout au plus des affinités germaniques, la mit en marge de la pure tradition classique française. A sa suite et à son exemple, les romantiques français demandèrent aux lettres et aux sensibilités étrangères des lueurs suggestives. Ils empruntèrent aux peuples voisins ce grain de ferment qui leur était nécessaire pour ranimer leurs facultés assoupies, pour faire de nouveau marcher de front leurs forces instinctives avec leur raison raisonnante, et pour rentrer ainsi dans le courant profond de l'humanité, dont chaque peuple à son tour s'écarte quand il abonde dans son propre sens et donne dans l'excès de son génie.

Coppet est le berceau d'une société nouvelle, la maison natale d'un esprit nouveau. Cet esprit est un modernisme, qui surprit, effraya, par son souffle libéral, par son ouverture de pensée et de cœur, les partisans de l'ancien régime et des façons de penser périmées. Pour le XIX^e siècle du progrès mécanique,

du pétrole et des chemins de fer, pour les lecteurs de Baudelaire et de Verhaeren, Coppet est un milieu vieillot; pour notre jeunesse aviatrice et surréaliste, il serait une catacombe encombrée de momies. Pour nous qui ne survolons pas le monde à grand bruit de moteur et qui aimons, à l'écart des routes ravagées par l'auto, prendre les sentiers verts et les chemins du passé, Coppet nous parle d'une voix éloquente encore mais assourdie, nous offre, en images estompées, le spectacle d'un groupe plein de distinction, qui sut mettre l'intelligence et l'art dans la passion comme dans les affaires de l'esprit.

Coppet, c'est une société et c'est une élite. Mais le salon de Mme de Staël, en son château moins encore qu'à l'ambassade de Suède à Paris, ne réunissait pas l'élite d'un seul Etat. La plupart de ses hôtes sont des Français, des Genevois, des Suisses; mais il en vient de plus loin, et toute nation civilisée entretient des représentants chez cette ambassadrice. des agents bénévoles auprès de cette médiatrice. Coppet, c'est la société des élites européennes. C'est, en miniature et en espérance, une Société des Nations, réunie pour fonder la paix politique et le progrès des mœurs et des arts sur la compréhension mutuelle. — Avec quel enthousiasme notre châtelaine n'aurait-elle pas salué la vraie Société des Nations, établie à deux lieues de son château, après une guerre qui sera la dernière, si l'on entend la leçon de Coppet!





TABLE DES MATIÈRES

	I^{er} . — Le chateau avant la chatelaine	7
	II. — Jeune fille et jeune femme (1783-1795)	15
	III. — DELPHINE (1795-1804)	31
	IV. — CORINNE, OU LES GRANDS JOURS DE COPPET (1805-1809)	49
	V. — LA PERSÉCUTÉE GLORIEUSE (1810- 1812)	73
	VI. — LES DERNIÈRES ANNÉES (1814- 1816)	81
	VII. — LE REPOS DE M ^{me} DE STAEL (1817)	91
	'III. — L'ESPRIT DE COPPET	103

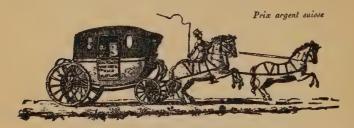


TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches	
I. —	Vue de Coppet en 1791. — Aquatinte de Brun (Phot. Boissonnas). Bibliothèque de Genève Frontispie
II. —	JACQUES NECKER. — Portrait par JS. Duplessis (Phot. Schnegg). Château de Coppet
III. —	MADAME NECKER NÉE SUZANNE CUR- CHOD. — Portrait par JS. Duplessis (Phot. Schnegg). Château de Coppet.
IV. —	GERMAINE DE STAËL. — Portrait par Gérard (Phot. Schnegg). Château de Coppet
V. —	Eric-Magnus baron de Staël. — Portrait par Westmuller (Phot. Schnegg). Château de Coppet
VI. —	Auguste de Staël. — Portrait par Girodet (Phot. Schnegg). Château de Coppet
VII. —	Albert de Staël. — Fusain attribué à Massot (Phot. Schnegg). Château de Coppet
VIII. —	Albertine de Staël. — Pastel (Phot. Schnegg). Château de Coppet

IX. —	BENJAMIN CONSTANT. — Gravure sur acier (Musée historiographique, Lausanne)
X. —	JULIETTE RÉCAMIER. — Gravure du tableau de David (Phot. Schnegg).
	Albertine Necker-de Saussure. — Lithographie de la Bibliothèque de Genève
	Julie de Krudener. — Eau-forte de Leloir en frontispice de « Valérie ».
XI. —	G. DE SCHLEGEL. — CH. S. DE SISMONDI. — C. V. DE BONSTETTEN. — Gravures de la Bibliothèque de Genève
XII. —	Lord Byron et Chateaubriand. — Gravures d'après les médaillons de David. Bibliothèque de Genève
KIII. —	John Rocca. — Gravure en frontispice des « Mémoires sur la guerre des Français en Espagne »
KIV. —	CHAMBRE DE MADAME DE STAËL A COPPET. — (Phot. Schnegg)
xv. —	CHAMBRE DE MADAME RÉCAMIER A COPPET. — (Phot. Schnegg)
KVI. —	LE GRAND SALON DE COPPET. — (Phot. Schnegg)

Collection "Vieille Suisse"



PIERRE GRELLET LA SUISSE DES DILIGENCES

Voyages - Auberges - Sites - Mœurs

Ouvrage orné de 28 gravures hors-texte, dont une en couleurs et de lettrines Prix: Fr. 8.50 Relié, Fr. 13.—

ÉDOUARD DIRICQ GRUYÈRES EN GRUYÈRE

Ouvrage orné 9 hors-texte, dont une double page en 4 couleurs Prix: Fr. 4.75 Relié, Fr. 8.50

HENRY MERCIER

HISTOIRE PITTORESQUE DE LA VILLE ET DES BAINS DE BADE

Ouvrage orné de 14 gravures hors-texte, dont deux en couleurs et de nombreuses illustrations dans le texte

Prix : Fr. 6.75 Relié, 11.50

HENRY MERCIER

LES AMUSEMENTS DES BAINS DE BADE

(Sous ce titre a paru la IIme partie de l'ouvrage précédent)

Avec un frontispice en couleurs, 8 hors-texte et 15 illustrations dans le texte

Prix: Fr. 4,50 Relié, Fr. 8.50

MARC PETER UNE AMIE DE VOLTAIRE: Mme GALLATIN-VAUDENET

(Avec 7 gravures hors-texte et des vignettes dans le texte)

Prix : Fr. 4.75

Relié, Fr. 8.50

M. & M^{me} W. de SÉVERY MADAME DE CORCELLES ET SES AMIS

(Avec une introduction de F. Roger-Cornaz)

Ouvrage orné de 4 bors-texte et de vignettes dans le texte.

Prix : Fr. 5.50

Relié, Fr. 8.50

Délicieux tableaux de la vie de société à la fin du XVIII° siècle, dans les petits « châteaux vaudois » et à la ville.

ALEXIS FRANÇOIS JEAN-JACQUES ET LEURS EXCELLENCES

Avec 11 gravures bors-texte et vignettes dans le texte.

Prix : Fr. 4.75

Relié, Fr. 8.50

Ce charmant ouvrage évoque le dramatique épisode de la fuite de Jean-Jacques Rousseau quittant Paris après la condamnation de l'EMILE et se réfugiant à Yverdon, illusoire « terre de liberté ».

L'ILE SAINT-PIERRE OU L'ILE DE ROUSSEAU

Un opuscule de Sigismond Wagner et des Extraits des Lettres des Confessions, des Rêveries de Jean-Jacques Rousseau, publiés avec une Introduction et des Notes par Pierre Kohler, Professeur à l'Ecole Polytechnique Fédérale.

Ouvrage orné de 14 bors-texte, dont 2 en couleurs.

Prix: Broché, Fr. 5.50; Relié, Fr. 8.50

50 ex. de luxe sur Hollande, hors-texte couleurs en deux états, numérotés.

Prix : Fr. 20. -

27/10/37.

PIERRE GRELLET

LES AVENTURES DE CASANOVA EN SUISSE

LA VIE ET LES MŒURS AU XVIII^e SIÈCLE d'après des documents nouveaux

Préface de PHILIPPE GODET

Illustré de 27 planches bors-texte, d'un fac-similé d'autographe, de vignettes et de culs-de-lampe en couleur, d'après des gravures de l'époque.

JUSTIFICATION DU TIRAGE:

1612 exemplaires, soit 1500 exemplaires sur vélin anglais, numérotés de 1 à 1500 — Fr. 18.— l'exemplaire et 112 exemplaires de luxe sur vélin d'Arches (dont 12 hors commerce) numérotés de 1501 à 1600 et de 1601 à 1612 — Fr. 40.— l'exemplaire



BRÉVIAIRE DE CASANOVA

PENSÉES CHOISIES

dans les œuvres du Chevalier de Seingalt

Préface de Pierre GRELLET

Un élégant petit volume avec un portrait de Casanova en frontispice et des vignettes anciennes

Broché, Fr. 3.75 — Relié fantaisie, Fr. 5.50 — Plein parchemin, Fr. 10.—

